

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLÉON)

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Élegances

Adresses sous la correspondance
à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : Wagram 57-14, 57-45
Adresse télégraphique : EXCEL PARIS

L'AVIATEUR GILBERT SERA AUJOURD'HUI A PARIS



GILBERT A BORD DE SON MONOPLAN "LE VENGEUR"



GILBERT EN PLEIN VOL



LE S^r LIEUTENANT GILBERT



GILBERT (X) ÉTUDIANT LA CARTE
AVANT D'EXÉCUTER UNE MISSION

On avait dit trop tôt — intentionnellement d'ailleurs — que l'aviateur Gilbert, depuis quelques jours déjà, était rentré en France. Dans la réalité des faits, il était alors encore de l'autre côté de la frontière et cherchait les moyens de la franchir, pittoresquement grisé en « respectable vieillard ». Aujourd'hui, il foule le sol de la mère patrie. La capitale lui ménage un affectueux accueil : une délégation de la Fédération des originaires du Plateau Central le reçoit ce matin à la gare. C'est l'occasion de présenter ici Gilbert sous quelques aspects... rétrospectifs.

L'homme de la circonstance

Dans les premiers jours de septembre 1914, le général Gallieni, gouverneur militaire de Paris, a été l'homme de la circonstance.

Et de quelle circonstance! La plus tragique peut-être de notre histoire. Le gros appoint de la machination allemande, c'était la soudaineté. Nos ennemis se préparaient à cette guerre — qui, dans leur pensée, devait être d'extermination — depuis quinze ans. C'est à partir des derniers mois de 1899, en effet, que le plan d'invasion brusque par la Belgique fut arrêté dans ses moindres détails, ainsi que le projet d'attaque des côtes françaises par la flotte impériale. Un peu plus tard fut décidée, en grand secret, le renforcement numérique des corps d'armée de choc. Ainsi se retrouve, dans l'initium de ces dispositions de combat l'erreur germanique qui escomptait l'abstention de l'Angleterre — liberté des mers — dans le moment même où elle menaçait irrémédiablement l'Angleterre — violation de la Belgique. Ce manque de psychologie, habituel aux Allemands, qui se remarque même chez Bismarck, devait contribuer à nous sauver.

Le deuxième atout, escompté par ce peuple de rapine et ses conducteurs, c'était le perfectionnement de l'armement, quant à l'artillerie lourde, quant au nombre extraordinaire des mitrailleuses, quant à l'emploi des automobiles blindées. Il n'est pas douteux que, là encore, le mécanisme — si l'on peut dire — du déclenchement de la guerre avait été réglé point par point. L'ennemi avait utilisé, avec une rare habileté, la suppression de notre service de renseignements, décidée en 1890. Ces faits sont désormais acquis à l'histoire.

Je ne rappelle pas ici les événements du mois d'août 1914, qui sont encore dans la mémoire de tous. Deux circonstances empêchèrent les Allemands de profiter complètement de leurs avantages de Morhange et de Charleroi : ce chef-d'œuvre militaire, réglé par le généralissime, que fut la retraite en bon ordre des armées françaises; et aussi l'ignorance où demeura le public de la portée de ces succès. Cette ignorance fut, à mon avis, un facteur moral important de l'éclatante victoire de la Marne. Celle-ci eût été rendue bien plus malaisée par l'inquiétude ou l'énerverment de l'opinion. Des discussions et des critiques, secrètes ou ouvertes, eussent affaibli ce ressort de la volonté en commun que réclamait une alerte aussi grave, une alerte vitale. Les mouvements de l'angoisse civile risquaient de réagir sur les décisions militaires. Rien de tel ne se produisit. La confiance demeura entière. Ce fut parfait. Jamais ne fut mieux démontrée cette vérité que les résolutions dont dépend le sort de la patrie doivent être concentrées et concertées entre le plus petit nombre de personnes possible, à l'abri de toute indiscretion. Ainsi sont évitées les déformations de l'ambiance et conjurées les tergiversations fatales.

Donc toutes les dispositions étaient prises et minutieusement réglées par le généralissime, en vue du redressement de la Marne. Nous ignorons ce qui, dans le même temps, était délibéré au conseil des Allemands, notamment à l'état-major de von Kluck. Il semble bien qu'ici encore une erreur de psychologie, grossie par l'outrecuidance germanique, leur ait fait considérer comme gagnée d'avance la partie qui allait s'engager. Ce que l'on sait, c'est que l'armée de von Kluck, au moment où elle servit de pivot pour l'oblique à gauche et au sud des masses allemandes négligeant Paris, était dépourvue de flanc-garde. Gallieni, prévenu, intervint alors, avec une vue géniale de la situation et de l'avantage à remporter. Les contingents qu'il préleva vivement sur l'armée de Paris et qu'il envoya à la rescousse de l'armée Maunoury déterminèrent la victoire de l'Ouro et le recul de l'ennemi, préludes glorieux de la victoire de la Marne. Quand un soldat a dans sa vie une telle page, il peut dormir tranquille, à l'ombre du laurier. La France éternelle veille sur son beau sommeil.

Quelqu'un qui connaît à fond la guerre de 1870-71 n'a affirmé qu'à Gravelotte la situation des troupes allemandes par rapport aux troupes françaises n'était pas sans analogie avec celle du 4 septembre 1914. Malheureusement il ne se trouva pas alors de Gallieni pour saisir le joint de la circonstance. Une grave indiscretion de presse avait été commise. L'impératrice du funeste Bazaine fit le reste. Nous avions alors autant de mauvaises cartes, malgré des prodiges de valeur, que nous en eûmes de hommes quarante-quatre ans plus tard. Car on peut dire du général von Kluck, si prôné dans les milieux compétents avant la guerre, qu'il n'a pas été, lui, l'homme de la circonstance, malgré son incontestable valeur technique. Avant d'être à fond la campagne de 1870-71, il l'avait vraisemblablement sur un rebord de conjonctures analogues, qui ne se produisirent

pas. Quand il comprit, quelques heures plus tard, que la partie était définitivement perdue — c'était à Epernay, à l'heure du dîner — on le vit pleurer à table au milieu de ses aides de camp consternés. Il n'était plus le maître de ses nerfs.

Le peuple allemand fut longtemps tenu dans l'ignorance de notre victoire de la Marne. Il accepta naïvement les bouffées invraisemblables des communiqués, d'après lesquels la retraite générale des armées envahissantes était une manœuvre voulue, quelque chose comme un raffinement de tactique. Von Kluck et le kronprinz auraient pu prendre Paris tout de suite, mais ils préférèrent le prendre dans les règles après une reculade de quatre-vingts kilomètres, qui leur permettait de gagner de l'élan! Pendant de longues semaines les critiques militaires des principaux organes de l'empire dissuadèrent avec gravité là-dessus, pesant le pour et le contre, approuvant, désapprouvant, ergotant, et il n'y a guère de lecture plus comique que celle de ces farlignes empoisonnées. Puis, brusquement, le silence se fit sur l'immense événement qui marquait la fin des espérances et du prestige militaire des Allemands.

Civis.

Ce que l'on dit

En attendant...

Mon ami Louis Forest, qui est à la fois un homme d'esprit et un homme d'action — alliage presque nuisible par le temps qui court, où l'on ne veut croire qu'un homme est un homme d'action que s'il est très embêtant — avait recommandé aux Français les feuilles de jeunes carottes et celles des navets, dont une bonne cuisinière peut faire, paraît-il, des légumes parfaitement comestibles. Et Louis Forest, fin gourmet, fondateur du club des Cent, dont le but est de restaurer les saines traditions de la vieille cuisine française, doit s'y connaître.

Ca n'empêche pas qu'il a reçu des lettres indignées. « Manger des feuilles de navets, lui écrit quelqu'un, je ne suis pas un lapin! »

Ces protestations ne doivent pas émouvoir les bons citoyens qui cherchent à nos légumes habituels quelques succédanés, dans l'espoir de faire baisser aux Halles les prix de ces légumes. Ils doivent se souvenir qu'au dix-huitième siècle beaucoup de gens soutenaient, avec la même énergie, que les pommes de terre n'étaient bonnes que pour les cochons.

C'est que l'humanité, depuis l'origine du monde, est divisée en deux camps, aussi bien pour les choses « de gueule », comme disait Rabelais, que pour celles de l'esprit, des arts, et de la politique : celui des conservateurs et celui des progressistes.

Les progressistes — j'en suis — sont dévorés de l'impérieux désir de connaître des mets nouveaux qui donneront une sensation nouvelle à leur palais : j'ai été jusqu'à manger des chrysalides de vers à soie, à Madagascar, et je n'ai pas trouvé cela si méprisable.

Les conservateurs s'écroient avec horreur : « Je n'ai jamais mangé de ça, donc je n'en mangerai pas! »

Ce sont là deux aspects de la mentalité des hommes, il faut les prendre comme ils sont et persévérer. Tout vient à point à qui sait attendre.

Pierre Mille.

On ne l'aurait jamais su, s'il n'en avait fait confidence, dès avant-hier soir, en rentrant au centre d'aviation d'où il était parti quelques heures plus tôt, pour survoler Paris pendant les funérailles du vainqueur de von Kluck.

Cet aviateur français était de ceux, en effet, qui gardaient notre ciel et qui y portaient bien haut la noblesse de nos ailes, pendant que le cortège s'acheminait des Invalides à la gare de Lyon.

Tout à coup, une idée vint à cet homme-oiseau. L'espace était radieux et c'était précisément, au-dessus du deuil public, la célébration de la fête des aviateurs, l'Ascension! Alors, dans le bleu, il commença à dessiner de compliqués méandres. Nous étions trop occupés à regarder au ras du sol — cette glorieuse prolonge, ces grands chefs, ces beaux soldats! — pour suivre dans l'étendue le graphique qu'y traçait l'avion. Si nous y avions prêté attention, peut-être aurions-nous vu que ces gracieuses courbes n'étaient pas sans signification. A huit cent mètres d'altitude, en hommage encore à celui qui s'en allait

sous les plis du drapeau, l'avion écrivait sur l'azur du firmament parisien, en lettres immenses, ce mot : Gallieni.

Nous nous garderions bien de dire ici par quel ingénieux subterfuge ce prisonnier français interné dans un camp d'Allemagne fit connaître à sa famille le détail dont nous allons faire état. Le certain, c'est que la chose est exacte et qu'elle apporte un terrible témoignage à l'appui de la thèse que nos ennemis font feu de tout bois et... or des objets les plus respectables.

« Figurez-vous, écrit le poilu à ses parents, qu'à peine arrivé au camp j'ai été dépouillé de tout ce que je portais sur moi. Ceci n'a rien de bien particulier. Mais ils ne m'ont pas même laissé la mince, la si mince et si chère alliance que je portais au doigt, tout ce qui me restait de ma pauvre Elise. Allez sur la tombe de ma bien-aimée femme et dites-lui que les Allemands m'ont volé les quelques grammes d'or qui me parlaient d'elle. »

Déjà, aux temps antiques de la Germanie, Wotan, Alberich, Fafner, Fasolt s'étaient disputés pour l'anneau des Niebelungen. Tout s'acheva par le crépuscule des Dieux. Nous retrouverons l'alliance d'Elise au jour du crépuscule des Boches.

Gilbert, dans sa prison zurichoise, et pour corriger un peu l'amertume du temps, se faisait envoyer un bon nombre de journaux français et suisses. Au moins, par ce moyen, restait-il encore assez intimement en contact avec ces champs de bataille qu'il désirait survoler comme jadis et où, sans doute, il va bientôt repaître.

Quand le prisonnier eut pris la poudre d'escampette, ses gardiens, un peu déçus, virent arriver les périodiques que ne lirait plus l'abonné. Alors, car malgré la gravité naturelle de leur caractère, les Helvètes ne sont pas ennemis de la plaisanterie, ils écrivirent sur la bande, avant de retourner ces feuilles inutiles à leurs rédactions :

« Abgereist!... Partit!... Partito!... »

Ou bien, en variante :

« Déménagé sans laisser d'adresse. »

Ou enfin :

« Ausgeflogen!! » Ce qui, en français, signifie envolé!

Les Suisses ont le sourire.

On sait qu'il existe une ligue « pour la protection des bébés de square », et qu'elle se propose de faire réserver exclusivement aux bébés une partie des jardins publics.

Mais dès lors que cette idée séparatiste était admise, nous avons entendu divers groupes et associations réclamer : « Pourquoi ne réserverait-on pas quelques allées aux vieillards épris de solitude ou aux femmes en deuil à qui fait mal le spectacle de la joie? » « Pourquoi n'aurions-nous point un quinconce pour les neutres... suspects? Un autre pour les héroïques Serbes? »

Du moins, nous aurons bientôt, assure-t-on, un « parterre de sénateurs ». Les pères-conscrits songeraient à confisquer à leur profit une partie du Luxembourg, pour déviser du maquis des lois sous des ombrages moins austères.

Les partisans de la « décentralisation des promenades » invoquent, d'ailleurs, des précédents. N'y a-t-il pas la promenade des Anglais à Nice et le sentier de la Vertu au Bois?

Oui, mais... quelque chose empêchera la réforme de se réaliser : l'homme est un animal diablement social!

Il existe, paraît-il, à Madagascar, quelque part sur les hauts plateaux déserts, une ébauche en argile rouge représentant le général Gallieni.

Cette statue toute primitive, œuvre des Hovas, est devenue un lieu de pèlerinage depuis la victoire de la Marne. Lorsque les indigènes apprirent que l'ancien gouverneur général, dont ils gardaient obstinément le souvenir, avait été associé dans son pays à une victoire fabuleuse, ils s'en vinrent d'un peu partout déposer devant sa statue, que le soleil déclinait ensanglanté, des offrandes de riz et de miel.

Mais les voies de communication sont encore rares dans la grande île, et le pèlerinage patriotique commencé lors de la victoire de la Marne n'est point encore terminé. Or, pour commémorer la mort du grand chef blanc, les Hovas vont retourner en foule à la statue d'argile rouge, de sorte qu'il n'y aura pas de scission entre les deux pèlerinages et que la mémoire de Gallieni sera célébrée là-bas en même temps que sa victoire.

Sans doute l'eût-il souhaité ainsi.

Le Veilleur.

Journal d'un neutre

La situation militaire

*Les Allemands attaquent
avec fureur sur la rive droite de la Meuse*

La bataille sur la rive droite de la Meuse dont nous signalions hier le début s'est étendue sur un front de cinq kilomètres, depuis la ferme de Thaumont jusqu'aux abords du village de Damloup. Un bombardement d'une violence inouïe a précédé les attaques d'infanterie et s'est poursuivi sans arrêt dans leurs intervalles. Il est manifeste que l'ennemi donne en ce moment le maximum de son effort.

La sortie de la flotte allemande, qui coïncide avec ces furieuses attaques, avait certainement pour objet d'impressionner le monde par une double victoire. Ce résultat n'a pas été atteint. Il est acquis dès maintenant, par le témoignage des Allemands eux-mêmes, que leur flotte n'est pas restée maîtresse du champ de bataille. Elle est rentrée à sa base, diminuée d'au moins deux puissantes unités. Les renseignements que nous donnera l'amirauté anglaise nous permettront d'évaluer mieux les pertes de l'ennemi en cette action importante qui n'a pas répondu à son espoir.

Devant Verdun, il n'a guère plus à se louer des événements. Il n'a obtenu un avantage de terrain que sur une petite partie du front attaqué, en nous enlevant le bois de la Caillette, plus d'une fois pris et repris déjà au cours de cette longue série de combats. Notre ligne est fortement appuyée à la croupe qui porte le fort de Vaux et aux collines qui lui font suite à l'ouest.

Partout ailleurs les assauts répétés de l'ennemi ont été repoussés avec des pertes considérables. De tels efforts ne peuvent se renouveler indéfiniment, et leur insuccès final aura pour l'ennemi les plus graves conséquences.

Jean Villars.

VIOLENT COMBAT dans la mer du Nord

On a reçu, hier, à Paris, la nouvelle d'un très violent combat qui s'est livré, dans la mer du Nord, à la sortie du Cattegat, entre la flotte de haute mer allemande et une force navale anglaise.

Le combat commença le 31 mai, et, ralenti dans la nuit, ne prit fin que le 1^{er} juin. Les deux adversaires furent très éprouvés.

Nos lecteurs trouveront en Dernière Heure, page 7, les détails qui nous sont parvenus dans la soirée.

L'IRONIE D'UN CLICHÉ



Le général SARRAIL et le général grec ZAMBAKAKIS photographiés — côte à côte — à Salonique

LES ÉVÉNEMENTS DE GRÈCE

Le Gouvernement français prend des mesures énergiques

Une note catégorique a été envoyée à Athènes

La commission des affaires extérieures a entendu hier le président du Conseil, ministre des Affaires étrangères, qui lui a exposé la situation diplomatique en général et spécialement la situation diplomatique et militaire en Orient. La commission a enregistré avec satisfaction les instructions données et les mesures énergiques prises par le gouvernement pour faire face à la situation créée par les derniers événements de Grèce.

Les Bulgares pillent et massacrent mais les Grecs ont des "garanties"

A l'heure actuelle, nous dit une dépêche de l'agence Radio, les Bulgares occupent la gare de Demir-Hissar et leur ligne en Macédoine orientale comprend les localités suivantes : à l'est de la Strouma : Radovo, Puliavo, Loutra; à l'ouest de la Strouma : Velina, Ramna, Hadji-Beilik, Durbend.

La population grecque, terrorisée continue à fuir vers Salonique et Cavalla. C'est que les Bulgares agissent comme en pays conquis : ils pillent et massacrent exactement comme ils avaient fait en Serbie, et l'on cite, de leurs violences, des exemples révoltants.

Un correspondant du Petit Parisien, qui a pu interroger des réfugiés, raconte :

« Après plusieurs heures de vol et de pillage, on consentit à laisser partir ces malheureux, parmi les rires, les huées et les quolibets des soldats bulgares qui criaient :

— Ce n'est pas la peine de vous sauver; nous nous retrouverons tous à Sérès, à Drama, à Cavalla, à Salonique, où nous irons jeter les alliés à la mer.

Chemin faisant, plusieurs hommes s'étant aperçus que des femmes manquaient à l'appel rebroussèrent chemin pour aller les réclamer. Hommes et femmes ne sont pas revenus.

On assure que les uhlands encourageaient les Bulgares, sans prendre eux-mêmes part au pillage, du moins ouvertement. Les officiers allemands à cheval assistaient impassibles à cette abomination.

A une jeune femme qui, tout en sang, implorait sa pitié un colonel allemand répondit en haussant les épaules :

— Puisque vous saviez que nous allions venir, pourquoi n'êtes-vous pas partie plus tôt ?

Tout le long du chemin, entre Demir-Hissar et Sérès, les bandes de comitadjis ont souvent arrêté et pillé la malheureuse troupe des réfugiés, leur volant jusqu'aux vêtements qu'ils avaient sur le dos.

Ces atrocités n'empêchent pas les autorités grecques d'affirmer aux populations qu'elles ne courent aucun danger, et de les inviter à rester tranquillement chez elles !

Les "garanties"

ATHÈNES, 1^{er} juin. — La Chambre hellénique est convoquée pour lundi prochain. On affirme dans les milieux officiels que M. Skouloudis exposera brièvement, mais catégoriquement, le point de vue gouvernemental sur la question de l'avance bulgare en territoire grec. Le gouvernement, on le sait, prétend que cette avance a eu un caractère purement défensif et fut motivée par les mouvements des troupes alliées.

M. Skouloudis déclarera que la Grèce ne pouvait s'opposer à la marche des Bulgares qu'à condition de se mettre en état de guerre déclarée avec les puissances centrales. Le gouvernement affirmera, d'ailleurs, qu'il possède une déclaration écrite dans laquelle la restitution du fort de Rupel lui est assurée des que cesseront les nécessités militaires qui en ont déterminé l'occupation.

Le gouvernement se refusera formellement à

Etant neutre, je n'ai pas, comme les belligérants, l'habitude depuis vingt-deux mois mon idée de la mort. Ils semblent n'y attacher désormais aucune importance : étrange névrose ! Moi, je continue à l'avoir en horreur, comme il est normal.

C'est même, je considère, un signe de ma native oratoire. J'ai observé que dans le petit peuple, dès qu'un locataire de la maison passe de vie à trépas, tous les autres locataires et commerçants du voisinage accourent chez lui, même n'étant pas précédemment en relations de visites, à seule fin de contempler ses traits immobilisés par l'éternel repos. Je n'envie pas ce plaisir, mais j'avoue que je suis volontiers les cortèges funèbres. C'est apparemment par goût pour les pompes et cérémonies.

J'ai observé aussi que ce goût est partagé du grand nombre. Les amateurs diffèrent seulement par leur préférence pour telle ou telle solennité. Je citerai un meuh cousin qui, dans ses entours, ne ratait pas un baptême. Un autre, non cousin, confrère, c'est-à-dire à mon inslar représentant de commerce (mais celui-ci enirs et peaux), était positivement l'homme des mariages. Il s'introduisait, effronté comme un page, soit à la mairie ou à l'église, ou au domicile pour la matinée de contrat, ou au restaurant des noces bourgeoises; il devait à ceci son impunité, que les proches de la mariée le supposaient invité par l'autre parti, et l'autre parti réciproquement.

Je lui demandai un jour en vue de quel agrément dédaigne il courait le risque d'être peu honorablement conduit. Il me repartit qu'en effet il le faisait par amour du risque, mais que nulle scabreuse mésaventure ne lui en était résultée une seule fois.

Il ajouta cette réflexion philosophique :

— Curieux, que les figurants obligés de ces fêtes les tiennent pour corvées, et moi, n'étant pas contraint, j'y vais pour ma satisfaction.

(Je cite textuel, selon ma coutume, et je m'excuse de mêler ce mauvais français au mien, ne pouvant imiter les historiens d'autrefois qui, pour ne pas déparer leur style, relapaient les discours des orateurs politiques. Les historiens présents auraient fort à faire si cette mode avait subsisté. Mais je pourrais.)

Mon confrère m'objecta ensuite la paille et la poutre, et me fit observer que j'étais mal venu à lui reprocher sa passion des mariages, nourrissant moi-même celle, plus macabre, des obsèques. Je n'eus rien à rétorquer et je restai coi.

Le long préambule pour amener que j'ai assisté, le jeudi de l'Ascension, comme spectateur, au cortège du général Gallieni.

Aux motifs précités se joignait celui de récolter quelques broutilles pour mon carnet. Eh bien ! si mes lecteurs comptent de trouver ici la description circonstanciée de ces funérailles, loyalement je les détrompe, et les renvoie aux articles des quotidiens. Ma faculté d'aligner de vision s'est trouvée hier en défaut par suite d'un accès surprenant à tout mon être sensible.

Imaginez que j'étais allé à la messe dans mes poches, et le virginia aux dents, après le bon ordinaire de mon déjeuner. Je ne croyais pas à propos de faire la figure d'enterrement parce que je fréquentais un enterrement. Et, après tout, le feu général ne s'était pas éteint de sang ni d'alliance. J'avais en outre l'exemple justificatif de la foule parisienne qui, dans les rues convergent vers le passage de la pompe funèbre, gardait une tenue excellente de public, sans toutefois usurper les manifestations de douleur réservées à la seule famille.

Ce fut ainsi tant que la voie demeura libre et, comme dit Tacite, *vasta silentio*. Mais dès le premier soupçon d'une troupe au plus loin, d'un étendard déployé, d'une marche de Chopin et d'une *Marseillaise*, subitement le deuil de tout ce peuple se déclara, mâle et digne, et par un phénomène maintes fois observé de la psychologie collective je le ressentis comme personnel au point de perdre sur moi-même tout contrôle. Je m'exaltai, moi si calme. Je pensai crier : « Vive la République ! » sans la restriction mentale d'adresser ce cri à ma confédération et non à la République française. Je ne pus arrêter le cours de mes sympathies pour la France hospitalière et, je le confesse en rougisant, je manquai au saint devoir de la neutralité.

Qu'est-ce à dire, Schenkl ? Patience ! Le soir même, méditant sur ces événements, je me les suis expliqués. Les Parisiens, en leur égoïsme, accaparent, ainsi que leur grand-ville, qui n'est pas, Dieu merci ! une propriété privée, mais appartient à la population flottante des étrangers voyageurs, et surtout voyageurs de commerce, aussi bien qu'à la population stable. D'où il suit que le général, en sauvant la capitale de la France, nous a rendu le même service qu'à ses compatriotes. C'est peut-être sans le vouloir.

Importe ! Ne lui chicanons pas notre reconnaissance et nos hommages. Nous serions dans de jolis draps, si les Boches n'avaient pas laissé pierre sur pierre ! Nous apprécierons encore mieux ce que nous devons à la magnifique résistance des héros français quand cette guerre sera finie et le sang-froid universel revenu. Nous n'arriverons jamais à remplacer un Paris. Les neutres doivent tenir ferme sur leur devoir, mais également sur leur intérêt.

P. C. C.

Abel Hermant.

toute explication supplémentaire et s'opposera absolument à toute tentative pour élargir la discussion.

D'autre part on affirme, dans les milieux gouvernementaux, qu'un prince allemand qui se trouve actuellement sur le front balkanique a eu un entretien avec un officier supérieur grec et lui a réitéré l'assurance que le fort serait restitué dès qu'il cessera d'être nécessaire aux opérations allemandes.

Le gouvernement possède des garanties formelles qui lui assurent que le territoire grec ne courra jamais le danger d'une occupation quelconque. Il persiste donc à affirmer qu'aucune contradiction n'existe entre les déclarations de neutralité bienveillante faites à l'Entente et la remise sans résistance et après accord, de positions grecques fortifiées, aux adversaires des Alliés. (Radio.)

Nos avions bombardent les Bulgares

SALONIQUE, 2 juin. — Le 31 mai, une escadrille d'avions français a bombardé Porlo-Lagos. Leurs bombes ont provoqué l'explosion d'un dépôt de munitions.

Dans la nuit du 31 mai au 1^{er} juin, nos avions bombardèrent un campement ennemi à proximité de la ville bulgare de Petrich.

LES OPÉRATIONS DE L'ARMÉE D'ORIENT

du 16 au 31 mai (officiel)

Sur la rive droite du Vardar, les détachements avancés des deux partis ont déployé une très grande activité. Il en est résulté plusieurs petits combats parfois assez vifs, notamment le 22 mai au sud de Ljunnica, et les 26 et 31 dans la région de Kupa.

Sur le front de Guérguéli à Doiran, les deux artilleries se sont montrées actives pendant toute la quinzaine. Il n'y a eu aucune action d'infanterie.

A l'est du lac de Doiran, une reconnaissance ennemie s'est avancée le 30 jusqu'à Poroj où elle s'est heurtée à un de nos petits postes qui l'a repoussée.

Dans la vallée de la Strouma, les Bulgares-Allemands ont franchi la frontière grecque le 27 mai, occupé le fort de Rupel et poussé leurs avant-postes sur les crêtes qui commandent la vallée de la Strouma au nord de Demir-Hissar. La population grecque fuit devant eux.

La nouvelle de l'occupation du fort de Rupel a provoqué de vifs incidents à Salonique. Une grande manifestation pro-alliée a eu lieu le 28 dans les rues de la ville. La gendarmerie française a contribué au maintien de l'ordre.

Le 19 mai, des avions ennemis ont jeté, sans causer de dégâts, des bombes sur les villages de la région de Kukus.

Le 24, nos aviateurs ont bombardé Xanthi et Melny et des camps ennemis voisins d'Uskub ; le 30 ils ont bombardé à nouveau les campements ennemis de la région de Guérguéli.

LA PIRATERIE ALLEMANDE

Ils s'en prennent même aux navires neutres

LONDRES, 2 juin. — Le capitaine du steamer danois N.-J.-Fjord, arrivé hier à Frederikshaven, venant d'Angleterre, a déclaré que son navire a été arrêté mercredi après-midi dans la mer du Nord par un torpilleur allemand. L'arrivée soudaine de trois destroyers anglais qui ouvrirent le feu sur le navire allemand permit au Fjord de s'échapper.

Plus tard, le Fjord rencontra une escadre allemande au nombre de vingt ou trente navires allant dans la direction d'ici, plus tard, dans la journée, le bruit d'une violente canonnade fut entendu pendant plusieurs heures. (Information.)

ROTTERDAM, 2 juin. — Suivant le Rotterdamsche Courant, le capitaine du bateau Gerbig a raconté, à son arrivée à Ymuiden, que son bateau fut conduit, le 25 avril, sans aucun motif plausible à Cuxhaven. Le capitaine y fut emprisonné ainsi que les machinistes et le timonier. Ils ne furent relâchés que le 7 mai, mais l'autorisation de regagner Ymuiden ne leur fut accordée que le 29 mai. L'agent consulaire hollandais de Cuxhaven, de nationalité allemande, accueillit par des quolibets les plaintes que le capitaine lui adressa. Ce dernier rapporte également que pendant tout son séjour il reçut une nourriture très insuffisante et souffrit de la faim.

Encore trois vapeurs coulés

LONDRES, 2 juin. — Le Lloyd annonce que les vapeurs Baron-Tweedmouth et Julia-Park ont été coulés. Ni l'un, ni l'autre n'étaient armés.

Le vapeur Lady-Ninian serait également coulé.

Le kaiser sur le front russe

LONDRES, 2 juin. — Suivant un télégramme de Berlin, via Amsterdam, le kaiser est arrivé au quartier-général allemand du front oriental.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Vendredi 2 Juin (670^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — En Argonne, combats à coups de grenades dans le secteur de Vauquois. Aux Courtes-Chausses et à la Fille-Morte, nous avons fait sauter plusieurs camouflés et endommagé les travaux souterrains de l'ennemi.

Sur la rive gauche de la Meuse, une contre-attaque de nos troupes nous a permis de progresser d'une centaine de mètres dans les boyaux ennemis au sud du bois des Caurettes. Entre ce bois et le village de Cumières, une attaque de l'ennemi, arrêtée par nos tirs de barrage, n'a pu déboucher.

Sur la rive droite, la bataille s'est poursuivie hier et dans la nuit avec un acharnement extrême sur tout le front ferme Thiaumont-Vaux et s'est même étendue à l'est du fort de Vaux jusqu'à Damloup. Dans la région Thiaumont-Damloup, les assauts de l'ennemi ont été repoussés par nos feux et nos contre-attaques. Au sud du fort de Douaumont, les Allemands ont réussi à pénétrer dans la partie sud du bois de la Caillette et aux abords sud de l'étang de Vaux. A notre droite, toutes les attaques dirigées sur le secteur de Vaux-Damloup se sont brisées contre la résistance de nos troupes qui ont infligé à l'ennemi des pertes très élevées. Au cours de ces actions, la lutte d'artillerie a atteint une violence exceptionnelle et continue sur tout le front attaqué.

Nuit relativement calme sur le reste du front.

VINGT-TROIS HEURES. — Sur la rive gauche de la Meuse, grande activité des deux artilleries dans le secteur de la cote 304 et entre le Mort-Homme et la Meuse.

Sur la rive droite, les Allemands ont tenté sur nos positions, entre l'étang de Vaux et le village de Damloup, une puissante action offensive qui s'est prolongée toute la journée. Des attaques continuelles, menées en masses compactes, se sont succédé dans cette région. La magnifique résistance de nos troupes a eu raison des efforts de l'ennemi. A l'ouest du fort de Vaux, nos contre-attaques, répondant à chaque attaque allemande, ont empêché tout progrès de l'adversaire. Devant le fort de Vaux, que les Allemands cherchaient à enlever à tout prix, la lutte a atteint une violence sans précédent. Les colonnes d'assaut, fauchées par nos canons et nos mitrailleuses, ont subi des pertes énormes. Des masses ennemies qui venaient renforcer les bataillons engagés ont été prises sous le feu de nos batteries lourdes et ont reflué en désordre jusque vers Dieppe.

Dans le secteur de Damloup, au pied des Côtes de Meuse, l'ennemi a réussi à pénétrer dans le village, dont nous tenons la majeure partie.

La lutte d'artillerie continue très violente sur toute la rive droite de la Meuse.

Nos aviateurs abattent deux appareils ennemis

Hier, nos escadrilles ont livré combat à un groupe d'avions qui venaient de bombarder Bar-le-Duc et ont obligé un second groupe d'appareils ennemis à se disloquer. Un avion allemand a été abattu près d'Etain au cours de cette poursuite.

Un fokker, attaqué par deux de nos avions bi-moteurs, a été descendu près de Bouconville.

L'Autriche appelle ses dernières réserves

BUCAREST, 30 mai. — Les journaux italiens publient un avis de la municipalité de Budapest enjoignant à tous les hommes nés en 1865 et classes suivantes de se présenter sans exception devant le conseil de revision. (Radio.)

LA LUTTE PRESIDENTIELLE AUX ETATS-UNIS

La candidature Roosevelt semble gagner du terrain

NEW-YORK, 2 juin. — La presse mentionne aujourd'hui que la candidature Roosevelt fait de sensibles progrès. On parle pour lui à six contre cinq, alors que la semaine dernière on parlait à sept contre deux. Un grand nombre de personnalités financières qui, au début de la campagne électorale, ne voulaient pas entendre prononcer le nom de Roosevelt, lui sont aujourd'hui tout à fait favorables.

Le nombre va croissant chaque jour des Américains qui veulent doter leur pays d'une armée et d'une flotte suffisantes. Ils savent que ce programme sera réalisé par le président Roosevelt et tous se rangent à ses côtés. (Radio.)

NEW-YORK, 2 juin. — Un grand nombre de banquiers qui, hier encore, ne cachaient pas leurs sentiments d'hostilité contre M. Roosevelt favorisent maintenant ouvertement sa candidature à la présidence. Il est certain, notamment, que M. Roosevelt sera appuyé par M. Vanderbilt, président de la National City Bank et par les nombreux amis de ce financier.

Au surplus, on est fatigué du parti démocrate, à Wall Street, où l'on témoigne un vif désir de voir la direction des affaires passer en d'autres mains. (Information.)

NEW-YORK, 2 juin. — A un correspondant germano-américain, qui lui avait demandé d'atténuer ses réclamations relatives à la Belgique, pour que les Germano-Américains puissent voter pour lui, Roosevelt a répondu en refusant de se compromettre quoi que ce soit des déclarations qu'il a faites depuis six-huit mois, et en disant qu'il n'a que faire des votes de ceux qui voteront en Amérique comme des étrangers et non comme des Américains purement et simplement.

La constitution du Sénat en Comité secret?

Le groupe sénatorial de la gauche démocratique (radicaux et radicaux socialistes) s'est réuni hier pour examiner la situation générale. MM. Léon Bourgeois, Emile Combes, ministres d'Etat, et Doumergue, ministre des Colonies, assistaient à la réunion du groupe, auquel sont d'ailleurs inscrits plus de la moitié des membres du Sénat.

Un échange de vues a eu lieu entre les membres du gouvernement et divers membres du groupe et pendant plus d'une heure, la situation générale a été sérieusement examinée.

A la suite de ce débat, le groupe a émis, à l'unanimité moins deux voix, un avis favorable à la constitution du Sénat en comité secret.

Cette réunion aurait lieu sans limitation de débat, toutes questions pouvant y être traitées contrairement aux dispositions de la procédure proposée à la Chambre par sa commission du règlement.

Comment M. Conan Doyle juge la situation et envisage l'avenir

MILAN, 2 juin. — Le célèbre romancier anglais Conan Doyle, actuellement colonel d'état-major, est passé par Milan, se rendant sur le front italien. Il a fait au journal la Sera certaines déclarations intéressantes, notamment sur l'avenir militaire des Alliés :

« Bientôt, a déclaré Conan Doyle, il y aura des nouvelles réconfortantes relatives à l'action coordonnée et simultanée des armées alliées ; toute impatience et toute méfiance à ce sujet seraient absolument injustifiées. »

« La solution du problème des munitions nécessaires et suffisantes pour une offensive générale exige un certain laps de temps qui a été prévu et exactement calculé. »

« Les états-majors alliés ont un plan préétabli ; en s'en écartant ils commettraient une faute grave et feraient le jeu de l'ennemi qui était précisément de désorganiser ce plan et d'en empêcher la réalisation. Il faut que chacun des alliés soutienne provisoirement par ses propres moyens les attaques dirigées contre son propre front. »



CONAN DOYLE

L'évasion de Gilbert

L'héroïque aviateur arrive, ce matin, à Paris

Nous l'annoncions hier en Dernière Heure : Gilbert, le populaire aviateur est enfin en France, en sûreté. Il n'y est que depuis jeudi, il n'arrive à Paris que ce matin — soyons précis — à 7 h. 48, à la gare de Lyon.

Si les conditions dans lesquelles il passa la frontière, primé en vieillard, sont connues, si l'on devine pour quelles raisons de prudence — sachant la police suisse lancée à sa recherche — il passa six jours en Suisse, on ignore encore certains détails de cette évasion périlleuse. Ils valent d'être contés :

Depuis sa dernière tentative de fuite, l'aviateur se voyait étroitement gardé. Il ne l'était pas au point, cependant, de ne pouvoir nouer quelques intelligences avec de soi-disant amis ou de soi-disant curieux autorisés à le voir.

Certes, les paroles qui s'échangeaient, alors, étaient banales en apparence ! Elles n'en fixaient pas moins les grands détails du plan de fuite.

Gilbert ne fut donc pas surpris d'apercevoir, le dimanche 21 mai un promeneur qui, longeant la caserne où il était détenu, allumait, à deux reprises, sa cigarette...

C'était là le signal attendu.

Le soir même, Gilbert tentait de profiter de la relève des sentinelles. Hélas ! un contre-temps survint ! On s'aperçut trop vite de son départ... et Gilbert, ce soir-là, n'insista pas.

Le lundi, le mardi, aucune occasion favorable ne se manifesta. Mais, le mercredi, le fumeur attendu passa de nouveau devant la caserne. Et Gilbert recommença la manœuvre déjà tentée vainement.

Quittant sa cellule dix minutes avant la relève de deux heures du matin, il gagna les water-closets. Une cheminée d'aération y passait. Était-elle assez large pour permettre à l'aviateur de s'y glisser ? Gilbert n'en savait rien. Au hasard il tenta l'aventure...

Dix minutes plus tard Gilbert était dans la cour de la caserne. Encore que contusionné, il perdait peu de temps — on le conçoit — à se couler vers une sorte de ressource où il changeait de vêtements, et moins encore à sauter le mur !

L'aviateur était libre. Il avait repris son vol.

Une auto l'attendait à quelque distance. Elle fila. Quelques instants plus tard Gilbert arrivait dans une maison amie, en un coin de la banlieue zurichoise, à Feldmeilen. Il était à deux pas — audacieuse témérité — de la propre demeure du général Wille, chef suprême de l'armée suisse !

Tenter immédiatement de franchir la frontière eût été une pure folie. Gilbert eut la patience d'attendre. Il fit bien : six jours plus tard, un commandant en charbons l'embauchait — bien innoemment — sur sa bonne mine, et le chargeait de convoier des wagons de houille au delà d'Annoy.

C'est ainsi que le jeudi de l'Ascension — une fête prédestinée, en vérité — Gilbert, que deux amis avaient rejoint, se présentait à Boney, au lieu dit : Ferme Besson.

On lui demanda son passeport. Gilbert montra sa croix de la Légion d'honneur, sa médaille militaire, sa croix de guerre. Mais le garde-frontière insistait. Alors, il avoua son nom. Une heure plus tard, grâce à l'obligeance du commandant de la sous-préfecture de Boney, il possédait les papiers nécessaires pour pouvoir voyager.

L'inhumation du général Gallieni

Le corps du général Gallieni est arrivé en gare de Saint-Raphaël, hier, par le rapide de midi quarante-quatre. Sur le quai se tenaient le vice-amiral Rouyer, commandant en chef la préfecture du cinquième arrondissement maritime ; MM. Paul Riquiere, préfet du Var ; Micholel, maire de Toulon, et le conseil municipal de Saint-Raphaël. Le cercueil a été déposé dans le salon de la gare, transformé en chapelle ardente, et où se trouvaient les couronnes offertes par le département du Var, la ville de Toulon, la ville de Saint-Raphaël.

Le maire de Saint-Raphaël a lancé l'appel suivant à la population :

Le maire a l'honneur de prier ses administrés, pour rendre un hommage aussi digne que possible à la mémoire du vaillant général Gallieni, de vouloir bien, en signe de deuil, fermer leurs magasins pendant la durée des obsèques. Sur tout le parcours, les troupes du camp de concentration formeront la haie. Le maire est persuadé que la population raphaéloise aura le souci de conserver à cette cérémonie le caractère de recueillement et de sympathie dû aux mérites de notre regretté citoyen.

L'inhumation aura lieu ce matin à dix heures et demie.

A BARCELONE

SIMPLE RÉCIT

Comme quoi les sympathies des artistes catalans pour la France chagrinent certain germanophile et ses amis

Un article d'Excelsior, paru il y a quelques semaines a soulevé à Barcelone une violente campagne antifrançaise. Nous publions, le 11 mars dernier, envoyé de Barcelone par notre collaborateur M. Pascal Forthuny, un commentaire détaillé sur « l'invitation de la capitale catalane aux artistes français », pour un salon ardemment réclamé là-bas par un très grand nombre d'artistes espagnols et catalans, amis de la France. Voici quelle suite étrange a eue cette affaire.

Le 20 avril, le journal *El Dia Grafico* reproduisait l'article dont il est parlé ci-dessus ainsi que la pétition adressée, au gouverneur de Barcelone, en faveur du projet, par plus de soixante-dix artistes d'outre-Pyrénées, tous francophiles. Des commentaires critiques étaient promis pour un prochain jour. Le 25, l'attaque commençait. L'adversaire du Salon français déclarait qu'il était impossible de voir subventionner une telle œuvre par la municipalité barcelonaise. Il trouvait son argument majeur dans cet extrait de l'article d'Excelsior : « ... L'initiative est bien faite pour aller droit à nos cœurs. Elle est comme une expression de cette communion de pensées et d'idéals qui, vivante depuis des siècles entre la France et la Catalogne, se traduit aujourd'hui, pendant que nous luttons pour la liberté du monde, par une manifestation dont le but est un fervent hommage à notre idéal. »

Quelques « aménités » sans importance, à notre égard, et l'adversaire du Salon français en venait à établir que les pétitionnaires favorables à ce groupement étaient loin d'être la majorité des artistes catalans : « Ce Salon, assurait-il, — en exagérant sans doute — contrevient au principe de la neutralité, pourrait être la cause de notre ruine ! » Puis, élevant le ton, le « défenseur de la neutralité » après avoir accusé « la critique d'art français d'une légèreté extraordinaire » (!!!), montrait tout le fond de sa pensée en rappelant que ni la France, ni l'Angleterre, ni l'Italie, ni aucun des Alliés, pendant la guerre de Cuba, n'ont eu la pensée d'aider les artistes espagnols : « Nous ne pouvons avoir que peu de reconnaissance aux Français pour la protection qu'ils ont donnée à nos artistes, sauf le droit de vivre à Paris pour y attendre les marchands nord-américains ! Possible qu'ils aient récemment concédé la croix de la Légion d'honneur à notre Angel Guimera, bien que tardivement et pour des causes et des raisons spéciales ! »

Le 30 avril, nouvel appel au peuple. L'auteur essaye d'établir qu'il est impossible pour la municipalité de Barcelone de soutenir de quelque façon que ce soit, le Salon français. Comment peut-on autoriser une démonstration sympathique à l'égard de la France ? Comment le caprice de quelques messieurs pourrait-il placer l'Espagne « dans des conditions absolument illégales, face aux nations contraires ? »

Ce ne fut pas tout. Le 9 mai, le même journaliste, dans le même journal, criait à nouveau alarme.

« Ce Salon serait une explication démonstration de sympathie en faveur d'une nation belligérante. Si Excelsior et son critique d'art ont stimulé à Barcelone les espérances de quelques artistes, ce sont certainement des artistes dont l'amour pour la Catalogne compte pour bien peu ! Il faut s'opposer à la réalisation de ce Salon artistique-politique, pour éviter des réclamations diplomatiques ! »

Le 13 mai, *El Progreso*, en un article intitulé « Hypocrisie germanophile » et signé Angel Dant, rétablissait la vérité en des termes énergiques. Il voulait bien adresser un flatteur hommage à Excelsior et à son envoyé spécial à Barcelone. « Prétend-on donner des leçons de patriotisme et de tact aux artistes catalans ? ajoutait-il. Qui, sans être germanophile, pourrait qualifier d'atteinte à la neutralité, un acte purement « culturel » à l'heure même où, à Madrid, est reçue à bras ouverts la délégation des académiciens français ? »

Nous apprenons enfin que le 20 mai, un banquet a été offert par divers artistes catalans et espagnols au rédacteur d'Excelsior qui a, par quatre fois, exhalé sa fureur contre nos artistes nationaux. Nous garderons en bonne place les noms des invités de cette table où nous fumes vraisemblablement déchirés à belles dents. Nous les garderons, non point par rancune personnelle, mais pour nous en souvenir, après la guerre. Nous ne les oublierons pas davantage que les noms des soixante-dix artistes de Catalogne et d'Espagne, nos amis, dont le projet de Salon français, réalisé ou non, reste « précieux à nos cœurs. »

Pascal Forthuny.

PROPOS D'UN INCONNU

Choses d'Allemagne

LE VOLEUR VOLÉ

On m'a raconté l'histoire suivante en me priant de ne pas trop la répéter. Donc :

Un bon monsieur, ami des voyages, se trouvait un soir dans un salon à Sofia. Un salon bulgare... vous voyez ça d'ici ! Il y avait des gens tout ce qu'il y a de bien, des militaires, des fonctionnaires, des dames et des ministres, des ministres de Ferdinand de Cobourg ; c'est dire qu'il n'y avait que des personnes comme il faut.

Soudain, il semble au bon monsieur, ami des voyages, que son gousset est l'objet d'une petite recherche. Il y porte la main, mais pas assez vite pour empêcher la disparition de sa montre. Cependant qu'un invité s'éloigne avec cet air dégagé qui est la marque d'une conscience chargée.

Le directeur de la police se trouvait là. Le bon monsieur l'aborde et lui dit tout ému : « Monsieur le directeur de la police, on vient de me voler ma montre ! — Comme c'est ennuyeux, répond ce personnage. Comme c'est fâcheux. — Monsieur le directeur de la police, je sais qui a volé ma montre... — Quel ennui, je vais être obligé de la lui réclamer ou de l'arrêter. (Le voleur, pas la montre.) Cela va faire un scandale. Les scandales me fatiguent. Enfin qui est-ce ? — C'est ce grand diable là-bas, qui a l'air de regarder le plafond, et qui, en réalité, l'arçonille les portes... — Cela n'est pas possible, dit le policier d'un ton sec. — Je vous assure. — Non ! — Si ! — Non ! cela n'est pas possible, parce que celui que vous désignez est le ministre de la Justice ! »

Le bon monsieur resta pantois, mais reprit ses sens, et déclara formellement qu'il ne resterait pas un jour de plus dans un pays où les ministres, etc., etc.

— Monsieur, ne criez pas, ne faites pas de scandale ; c'est inutile, je vous l'assure, et je vais arranger l'affaire. Attendez-moi là, lui murmura dans le « tuya » le directeur de la police, qui disparut et revint, après un instant, avec la montre.

L'étranger lui demanda :

— Qu'a-t-il dit, le ministre de la Justice, quand vous lui avez réclamé la montre qu'il a eu le tonnet de me chiper ? Il a dû être plutôt gêné...

— Pas du tout, répondit l'autre. Je ne lui ai pas parlé de ça. Il ne s'est aperçu de rien...

Le bon monsieur, affolé, quitta Sofia le lendemain, tâtant ses poches à chaque seconde.

Je ne sais quand cette ravissante anecdote s'est déroulée. Je ne vous demande pas d'y croire très fermement, mais, pour ma part, j'aurais aimé à ce qu'elle courût les chancelleries il y a un an, quand de graves diplomates au visage impassible, aux lèvres serrées, déclaraient du haut de leurs faux-cils superbement glacés que « le Bulgare serait loyal envers les Alliés ». Et puisque le Bulgare redevenait à la mode, je dédie ladite anecdote au Monsieur grec.

Le Monsieur grec laisse occuper ses forts sous le prétexte que nous sommes à Salonique. Il sait pourtant parfaitement bien que nous ne sommes là que dans un but dont le principal est la reconquête du territoire de la magnifique nation serbe, notre alliée et son alliée.

Le Monsieur grec soit également très bien que la vie politique moderne du pays dont il dirige les destinées est due à nous, les Français, aux Anglais et aux Russes. C'est notre honneur de n'avoir jamais égaré les petites nations, mais d'avoir, au contraire, toujours aidé à leur vie et à leur accroissement. Notre passé garantit de notre présent.

La reddition des forts aux Bulgares est une première concession faite à l'Allemagne, qui a toujours voulu, sinon mettre la main sur la Grèce, du moins y avoir des points stratégiques, pour les Balkans, et en tout cas des bases de sous-marins, pour la Méditerranée.

Ce sont les Bulgares qui sont chargés actuellement de cette opération qui peut paraître une opération militaire et qui n'est qu'une blouterie. L'Allemagne, pour ces sortes de rapt, ne se compromet jamais elle-même.

Mais je ne sais pas si le Monsieur grec, hypnotisé qu'il est par le kaiser, et qui pleurnait d'attendrissement, il y a deux ans, quand il rappela les années passées à ce « cher régiment n° 2 de la garde prussienne », je ne sais pas si le Monsieur grec aura la chance de trouver un directeur de la police pour lui retrouver sa montre...

L'Inconnu.

Turin acclame les délégués russes

TURIN, 2 juin. — Hier soir, au cours de la représentation de *Cavalleria Rusticana* en l'honneur de la délégation russe, le public a renouvelé sa chaleureuse manifestation de sympathie en faveur des parlementaires russes, acclamant avec enthousiasme les hymnes russe et italien et criant : « Vive la Russie ! » tandis que les parlementaires répondaient : « Vive l'Italie ! Vive Turin ! »

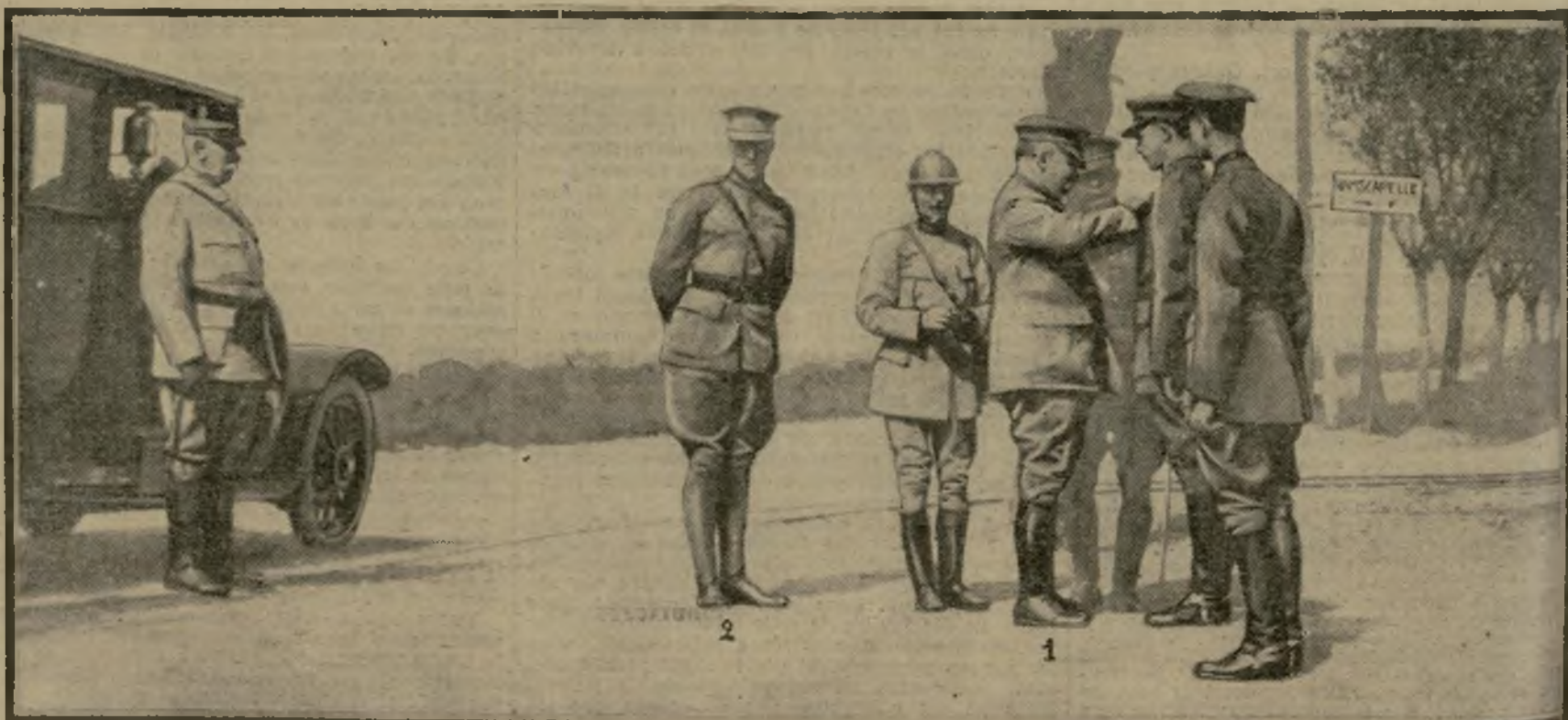
A la sortie du théâtre, les membres de la délégation russe ont été également acclamés.

L'UNION SACREE, par CH. GENTY



— Vous venez pour nous dresser une contravention m'sieur le gendarme ?
 — Mais non, mes amis, nous, nous ne sommes plus en guerre ; je viens vous donner un coup de main.

M. Poincaré décore deux princes, soldats du roi Albert



Le Président de la République (1) s'est rendu sur le front belge accompagné du roi Albert (2) ; il y est allé pour remettre des décorations de la croix de guerre avec palmes aux princes de Bourbon-Parme, qui servent dans l'armée de Belgique.

DERNIÈRE HEURE

LE COMBAT NAVAL au large du Jutland

LONDRES. — L'Amirauté publie ce soir 2 juin le communiqué suivant :

Dans l'après-midi du mercredi 31 mai, une bataille navale s'est livrée au large de la côte du Jutland.

Les bâtiments de guerre britanniques qui ont eu à supporter le choc ont été les croiseurs de bataille, quelques croiseurs et croiseurs légers, appuyés par quatre cuirassés rapides. Les pertes furent lourdes parmi ces navires.

La flotte allemande, aidée par une faible visibilité, évita une action prolongée avec nos principales forces et retourna au port peu après leur apparition, non sans être fortement endommagée par nos cuirassés.

Les croiseurs de bataille *Queen Marie*, *Indefatigable*, *Invincible* et les croiseurs *Defence* et *Black Prince* furent coulés. Le *Warrior* fut désarmé et après avoir été remorqué pendant quelque temps dut être abandonné par son équipage. De plus, les destroyers *Tipperary*, *Turbulent*, *Fortune*, *Sparrowhawk* et *Ardent* sont perdus; on est sans nouvelles de six autres destroyers. Aucun cuirassé ou croiseur léger britannique n'est coulé.

Les pertes de l'ennemi sont importantes. Elles sont au moins d'un croiseur de bataille détruit et d'un autre gravement avarié. On croit qu'un cuirassé a été coulé par les destroyers anglais pendant une attaque de nuit. Deux croiseurs légers ont été désarmés et probablement coulés.

Le nombre des destroyers ennemis coulés pendant le combat n'a pu être établi d'une façon exacte, mais il doit être très important.

Le combat dura plus de 24 heures

AMSTERDAM, 2 juin. — Le combat naval qui a eu lieu dans la mer du Nord s'est déroulé sur les côtes du Jutland, entre l'embouchure du canal de Kiel et le Skagerrack. Bien qu'on n'ait aucun renseignement précis sur les circonstances qui ont amené cette rencontre, on croit savoir ici que l'engagement s'est produit à la suite d'une rencontre entre la flotte allemande de haute mer et une division de croiseurs anglais qui patrouillait dans ces parages.

Le combat commença dans la journée du 31 mai entre des forces inégales, car, contrairement aux bruits répandus ici par les Allemands, les forces anglaises ne comptaient à ce moment que des croiseurs et des torpilleurs de haute mer.

On ignore encore le chiffre exact des pertes éprouvées de part et d'autre. Le combat dura toute la journée, et ce ne fut que dans la nuit suivante que le gros de l'escadre anglaise accourut sur le lieu de l'action, réussit à dégager la division qui luttait héroïquement depuis vingt-quatre heures et infligea des pertes si sérieuses à l'ennemi qu'il dut prendre la fuite.

Le bruit court ici, sans qu'il puisse être confirmé, que le grand croiseur amiral allemand *Lutzow*, déplaçant 25.000 tonnes, est parmi les navires coulés. (Radio.)

Un récit de la bataille

Selon un télégramme de Copenhague, le capitaine du steamer danois *Fjord*, qui est arrivé à Frederikshaven, a déclaré avoir été témoin d'une bataille navale dans la mer du Nord.

Lorsque le *Fjord* se trouvait mercredi, à 120 milles au nord-ouest de Hanstholm, il fut arrêté par deux torpilleurs anglais.

Le capitaine danois se rendit à bord de l'un d'eux pour faire examiner ses papiers, mais au

même moment une importante flotte allemande apparaissait.

Aussitôt les navires anglais se préparèrent au combat. La flotte allemande approchait à toute vitesse. Elle se composait de cinq grands dreadnoughts modernes, de huit croiseurs, de vingt torpilleurs et de destroyers.

Les Allemands ouvrirent soudainement le feu. Plusieurs centaines d'obus éclatèrent autour des torpilleurs anglais sans les atteindre. Les torpilleurs anglais se dirigèrent vers l'ouest, poursuivis par la flotte allemande.

A 17 heures, la canonnade recommença et dura jusqu'à 21 heures. Deux zeppelins furent aperçus se dirigeant à toute vitesse dans la direction du nord, vers le théâtre du combat.

Suivant un communiqué allemand, le croiseur allemand *Wiesbaden* et le superdreadnought *Pommern* furent coulés.

Le croiseur protégé *Frauentob*, ainsi que plusieurs torpilleurs, ont disparu.

Selon le même communiqué, un sous-marin anglais aurait été coulé et le cuirassé *Malborough* aurait été atteint par une torpille.

Les navires coulés

Voici la description des navires anglais coulés :

<i>Queen Mary</i> , 26.373 tonnes	lancé en 1912, cuir. rapide
<i>Indefatigable</i> , 18.750 —	— 1912 —
<i>Invincible</i> , 17.430 —	— 1907 —
<i>Defence</i> , 11.600 —	— 1907, crois. cuir.
<i>Black Prince</i> , 13.500 —	— 1901 —
<i>Warrior</i> , 13.500 —	— 1905 —
<i>Tipperary</i> , 1.900 tonnes	lancé en 1915, contr.-torp.
<i>Fortune</i> , 950 —	— 1912 —
<i>Sparrowhawk</i> , 950 —	— 1912 —
<i>Ardent</i> , 950 —	— 1912 —
<i>Turbulent</i> , 950 —	— 1915 —

Voici la caractéristique du navire allemand qu'on affirme coulé :

Lutzow, crois. de bataille, lancé en 1911, 26.000 tonnes

Lord Kitchener expose la situation militaire aux membres de la Chambre des communes

LONDRES, 2 juin. — Un grand nombre de membres de la Chambre des Communes se sont réunis ce matin, en séance de comité, pour entendre les explications de lord Kitchener sur la situation militaire.

Cette séance sans précédent dans les annales parlementaires anglaises a été nécessaire par le fait que lord Kitchener appartenant à la Chambre des pairs ne peut pas prendre la parole devant la Chambre des Communes.

Ce fut en quelque sorte une séance secrète de la Chambre des Communes présidée par un ministre membre de la Chambre des Lords.

Lord Kitchener a fait une déclaration au cours de laquelle il a passé en revue certains aspects de la guerre et a répondu à certaines critiques récentes sur l'administration de l'armée.

La conférence s'est terminée par un vote de remerciements.

Le Parlement anglais s'est ajourné au 30 juin

LONDRES, 2 juin. — Le Parlement s'est ajourné

hier jusqu'au 30 juin: la première moitié de la session qui a pris fin hier aura vu s'accomplir une importante besogne parlementaire. La loi instituant en Angleterre le service militaire obligatoire pour tous a été votée un peu après Pâques, lorsque la Chambre des Communes, après une séance secrète, eut décidé de rejeter toutes les propositions additionnelles au système Derby.

C'est également au cours de cette session qu'a été présenté le budget britannique de douze milliards, et qu'ont été discutées les affaires d'Irlande à la suite des désordres de Dublin.

Le conflit mexico américain

WASHINGTON, 1^{er} juin. — On déclare, de source autorisée, que les Etats-Unis ne retireront pas leurs troupes du Mexique tant que Carranza n'aura pas prouvé qu'il est à même de protéger la frontière américaine.

Ce sera probablement la teneur de la réponse qui sera faite à Carranza.

COMMUNIQUE ITALIEN

Une lutte acharnée se livre entre l'Adige et la Brenta

ROME, 2 juin. — Commandement suprême : La bataille entre l'Adige et la Brenta devient toujours plus acharnée, notamment le long du torrent de Posina et dans la zone des Sette-Comuni, au sud de la vallée d'Assa.

Dans la vallée de Lagarina, dans la journée d'hier, le duel intense d'artillerie a continué. Notre tir a entravé les mouvements ennemis.

Notre attaque dans la haute Vallarsa a réussi à gagner quelque terrain.

Le long du front du Posina, dans la nuit du 1^{er} juin, de violentes attaques répétées de l'ennemi contre les pentes septentrionales du Forni-Alté et dans la direction de Quaro (sud-est Arsiero) ont été rejetées avec des pertes énormes pour l'adversaire.

Le feu précis et rapide de notre artillerie a complété la destruction des colonnes assaillantes.

Dans la journée d'hier, on signale le bombardement intense et ininterrompu par de nombreuses batteries de tout calibre contre nos lignes depuis le col de Wova jusqu'à Rocchetta.

A l'aile gauche, l'ennemi, qui avait réuni de grandes forces entre Posina et Fusine, a tenté de vaincre et sanglants efforts pour avancer dans la direction de Monte-Spin.

A l'aile droite, de fortes colonnes de l'adversaire ont prononcé cet après-midi une violente attaque contre le front de Seghe-Schiri, mais après une action acharnée elles ont été complètement repoussées.

Sur le plateau des Sette Comuni, la lutte a été acharnée le long des positions au sud de la vallée d'Assa jusqu'à Asiga.

Nos troupes, toujours maîtresses du petit plateau du mont Cengio, résistent aux vigoureuses et incessantes attaques de l'infanterie ennemie, soutenues par un bombardement d'une extrême violence.

Dans la ligne parallèle à la route d'Asiago, à Galilio Vallo di Campomulo, dans l'après-midi d'hier, l'arance de notre offensive, quoique vivement entravée par le feu de l'artillerie ennemie, nous a permis quelque progrès.

Dans la vallée de Sugana, la situation est sans changement.

Sur l'Isone, on signale l'activité des artilleries sur les hauteurs au nord-ouest de Gorizia et dans le secteur de Monfalcone. Des mouvements ennemis dans la gare de Svoia Draga ont été efficacement entravés par notre tir.

COMMUNIQUE RUSSE

PÉTROGRAD, 2 juin. — Communiqué du grand état-major :

FRONT OCCIDENTAL.

L'artillerie ennemie a bombardé à plusieurs reprises Ikskull.

Le 1^{er} juin, vers 3 heures du matin, les Allemands ont ouvert subitement des feux de mousqueterie, de mitrailleuses, de lance-bombes et de canons de gros et petit calibre sur le secteur de nos lignes au sud de la gare de Neu-Zelbourg, au nord-ouest de Jacobstadi.

Sous la protection de ces feux, l'infanterie ennemie a débouché par trois fois de ses tranchées, mais chaque fois, ayant dépassé ses barrières de fil de fer, elle a été rejetée par notre feu dans ses tranchées de départ.

Vers huit heures du matin le feu s'est apaisé considérablement.

Derrière la gare de Nitzgal, au nord de Drinsk, les cosaques ont opéré des reconnaissances sur la rive gauche de la Drina.

L'artillerie ennemie a dirigé également des feux sur les positions de Drinsk.

Dans la nuit du 1^{er} juin, après un violent bombardement et une fusillade de peu de durée sur nos positions au sud de Samogone, l'ennemi a pris l'offensive contre le village de Sautzkoff, mais il a été repoussé par notre fusillade et a cessé de pousser.

Un aéroplane ennemi a lancé six bombes dans Soudstava et Villska.

FRONT DU CAUCASE

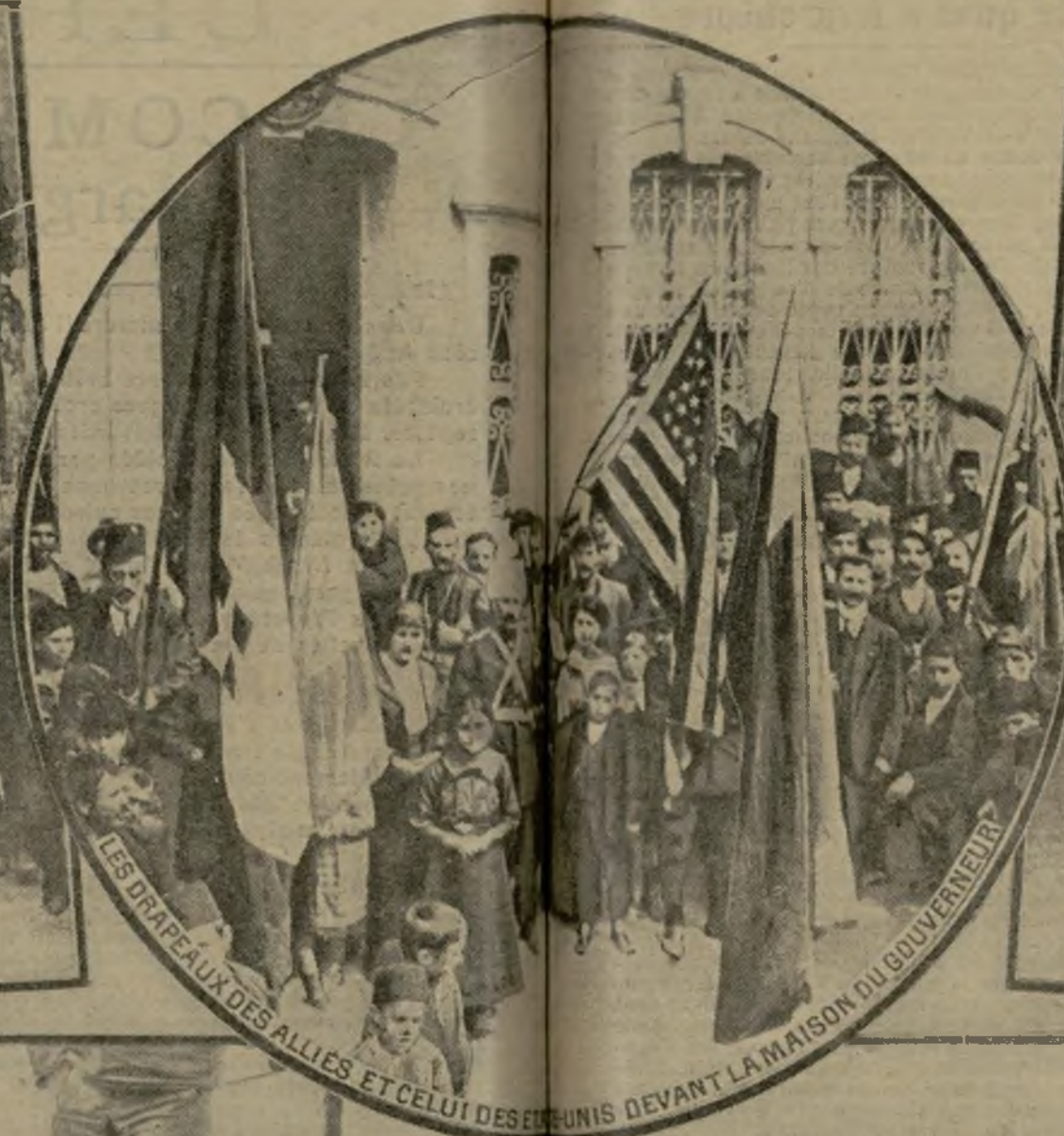
La situation est sans changement.

OBÉSITÉ
LIN-TARIN
CONSTIPATION

Les premières photographies de l'entrée des Russes à Trébizonde



L'ENTRÉE DES RUSSES À TRÉBIZONDE



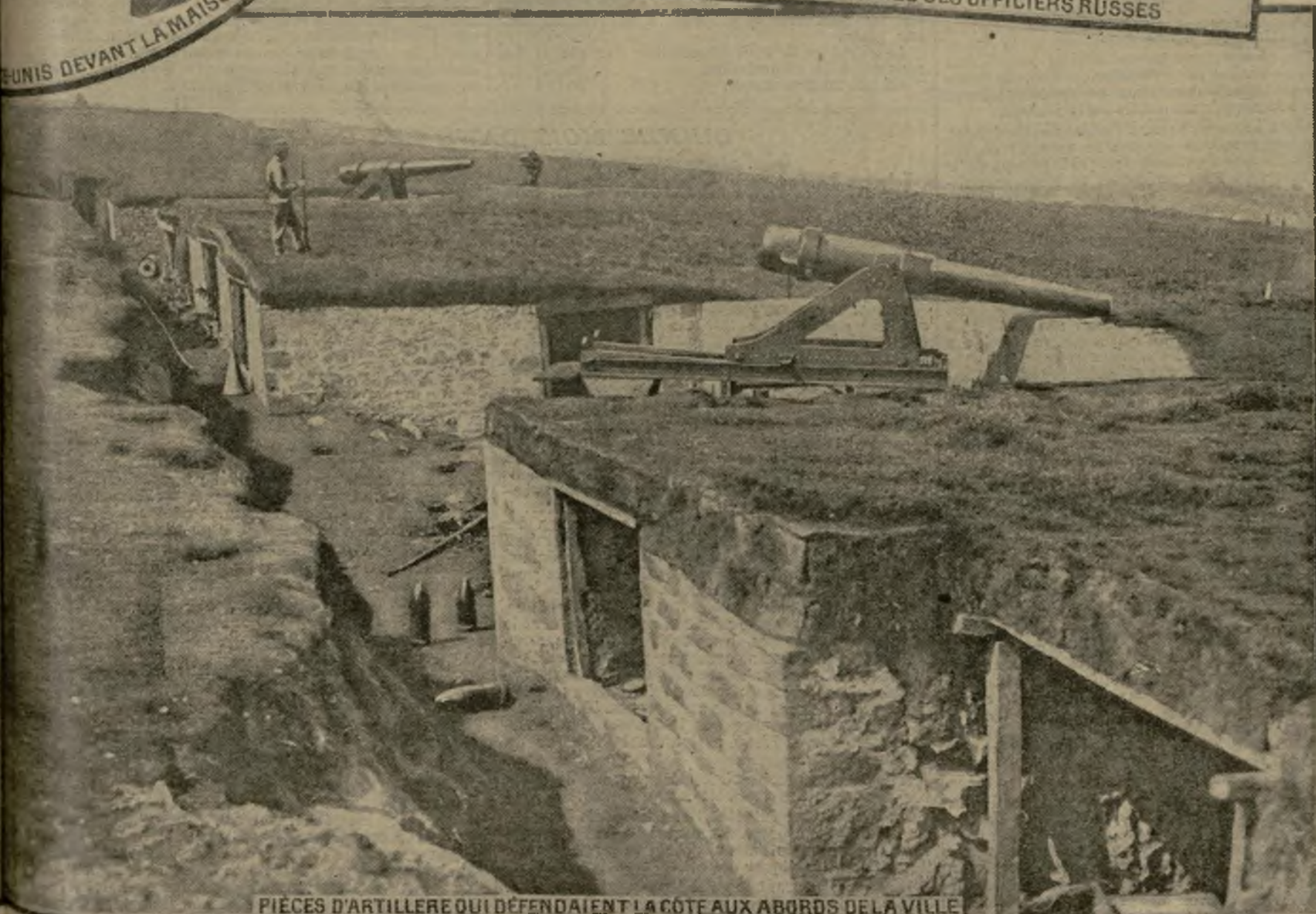
LES DRAPEAUX DES ALLIÉS ET CELUI DE SEIN UNIS DEVANT LA MAISON DU GOUVERNEUR



LE GOUVERNEUR DE LA VILLE ET LE PORTEUR DU DRAPEAU BLANC AU MILIEU DES OFFICIERS RUSSES



EVACUATION DE BLESSÉS TURCS



PIÈCES D'ARTILLÈRE QUI DÉFENDAIENT LA CÔTE AUX ABORDS DE LA VILLE

On vient de recevoir en Europe les premiers documents photographiques illustrant la victoire des Russes, maîtres de Trébizonde. C'est le 19 avril que nos alliés pénétrèrent dans la ville. Ils y trouvèrent de très nombreux témoignages des atrocités commises sur les Arméniens par les Turcs. Lorsque les soldats du grand-duc Nicolas s'approchèrent des remparts, ils virent s'avancer le

gouverneur de la place accompagné d'un porteur de drapeau blanc, en signe de capitulation. Le soir du même jour, les étendards des nations alliées flottaient devant la maison du gouverneur. La population de Trébizonde escorta les troupes russes, à leur entrée dans la cité où les vainqueurs trouvèrent un important matériel de guerre.

Les combats de Douaumont

(22-23 MAI)

Le 21 avril le général Mangin adressait à ses troupes, qui avaient brillamment contenu et repoussé le rude effort tenté par les Allemands aux premiers jours du mois dans la région de Vaux-Douaumont, un ordre où il s'exprimait ainsi :

Vous allez reformer vos rangs éclaircis. Beaucoup d'entre vous iront porter au sein de leur famille l'ardeur guerrière et la soif de vengeance qui les animent. Mais il n'est point de repos pour les Français, tant que le sauvage ennemi foule le sol sacré de la patrie ; point de paix pour le monde tant que le monstre du militarisme prussien n'est pas abattu.

Donc, vous vous préparerez à de nouveaux combats, où vous apporterez la certitude absolue de votre supériorité sur l'ennemi que vous avez vu si souvent fuir ou lever les bras devant vos balonnets et vos grenades. Vous en êtes sûrs maintenant : tout Allemand qui pénètre dans une tranchée de la 5^e division est mort ou prisonnier, toute position méthodiquement attaquée par la 5^e division est une position prise !

Vous marchez sous l'aile de la victoire !

Quatre semaines passèrent. Le 22 mai, la 5^e division d'infanterie s'affirmait digne de ses fastes, de la mission que lui donnait la commandement et de la confiance de ses chefs. Après une puissante préparation d'artillerie, elle enlevait trois lignes de tranchées allemandes, emportait la majeure partie des ruines du fort de Douaumont et se maintenait dans sa conquête.

La préparation

Deux jours durant le bombardement fit rage, bouleversant sous les explosions les débris du fort. Dans l'horizon des collines meusiennes, le piton de Douaumont, tout couronné de fumées sombres, semblait un volcan en éruption, et sous la feu d'artillerie formidable, l'infanterie française poussait les préparatifs de l'attaque, creusait les parallèles de départ et se disposait pour l'assaut.

Le 22 mai au matin, un peu avant huit heures, une escadrille de l'armée de Verdun prenait l'air et gagnait les lignes ennemies. Quelques instants après, six « diachen » montés sur la rive droite de la Meuse faisaient explosion. Nos pilotes avaient rempli leur mission : ils avaient privé l'artillerie allemande de ses meilleurs moyens d'observation et considérablement gêné son action pour une partie de la journée.

Cependant l'ennemi, sentant l'attaque et le danger, inondait nos premières lignes d'un ouragan de mitraille, tandis que l'artillerie française précipitait le rythme et crachait les projectiles de toute sa puissance.

L'assaut

L'heure de l'assaut approche. Tous les hommes en savent le prix. Ils ont connu les combats de Neuville-Saint-Vaast, l'offensive de Champagne, les corps à corps du bois de la Caillette ; ils ont jugé l'artillerie allemande et les adversaires qu'ils ont devant eux. Leur tâche est fixée minutieusement. Le centre doit enlever le gros moreau ; les ruines du fort ; la droite et la gauche prendront les tranchées ennemies à l'est et à l'ouest et s'efforceront d'encercler l'enceinte. Chacun connaît son rôle et comprend la valeur de son effort.

A 11 h. 50, tous s'élancent. Ils bondissent de trou d'obus en trou d'obus, d'obstacle en obstacle, se couchent, disparaissent, surgissent, tombent et souvent se relèvent pas. Une ardeur superbe les anime. A midi une minute, l'avis de commandement signale qu'une flamme de bengale brûle sur le fort de Douaumont. Le 129^e de ligne a mis onze minutes pour emporter trois lignes de tranchées ennemies et atteindre son objectif.

Sur la gauche, toutes les tranchées allemandes à l'ouest du fort jusqu'à la route Douaumont-Fleury sont tombées en notre pouvoir et la 36^e de ligne a exactement rempli sa mission. En même temps, des détachements d'infanterie et du génie ont pénétré dans l'enceinte et couvrent les opérations des sapeurs chargés de détruire les organes de flanquement et d'avancer les issues. Les flammes de bengale continuent de brûler, attestant la progression. Complètement est fait au commandement de la 10^e brigade que l'encerclement s'opère dans d'excellentes conditions. L'angle nord-ouest et l'angle nord sont atteints. On y installe des mitrailleuses.

A l'est du fort, cependant, le mouvement du 74^e de ligne s'est heurté à de grosses difficultés. Sa gauche a avancé rapidement, tandis que sa droite a été soumise aux feux partis de boyaux ennemis qui prennent la progression de flanc. Les plus énergiques efforts sont entravés par ce frein. L'angle nord-est du fort demeure au pouvoir des Allemands. Mais nous tenons plus des deux tiers de l'ensemble. De nombreux prisonniers sont déjà dirigés vers l'arrière.

Une demi-heure après que le signal de l'action de commandement a été vu, c'est-à-dire moins de cinquante minutes après le déclenchement de l'attaque, deux officiers allemands, des sous-officiers et une centaine de fantassins désarmés arrivent au P. C. de

la 10^e brigade. Nos hommes sont enthousiastes, ils acclament le succès et ne pensent qu'à poursuivre.

La contre-attaque

« Les Allemands feront tous les sacrifices pour nous empêcher de pénétrer dans le fort de Douaumont. Par conséquent, si nous y pénétrons, ne comptons pas sur un instant de répit. » Telle avait été l'instruction donnée aux troupes par le commandement. La réaction de l'ennemi était certaine. Elle devait être d'une violence inouïe. Elle n'allait pas tarder à se produire.

A la nuit, des forces d'infanterie se massent dans le ravin de la Couleuvre, à l'est du bois d'Haudromont et, vers 10 heures du soir, une violente canonnade se déchaîne sur nos positions à l'ouest du fort. Une attaque d'infanterie suit, extrêmement vive, qui nous oblige à rectifier légèrement la ligne atteinte dans la matinée. Dans le fort, durant toute la nuit, la lutte se poursuit à notre avantage ; tous nos gains sont maintenus et même légèrement accrus.

Le 23 au matin, nos positions du fort sont soumises à un bombardement épouvantable. Bien que les organisations bouleversées successivement par l'artillerie française et par l'artillerie allemande semblent intenable, malgré les pertes qui ont réduit les effectifs, le 129^e de ligne s'accroche au terrain qu'il a gagné avec une extraordinaire ténacité. En vain l'ennemi multiplie ses attaques d'infanterie, reprend et redouble le bombardement. Il se heurte à une résistance inébranlable. Il n'y a pas une défaillance. Nulle part l'Allemand ne parvient à mordre, et quand dans la nuit du 23 au 24 la 10^e brigade d'infanterie est relevée, elle n'a pas perdu un pouce du terrain qu'elle avait enlevé.

AU SENAT

L'IMPOT SUR LES BÉNÉFICES DE GUERRE

La Haute-Assemblée a continué hier la discussion du projet portant établissement d'une contribution extraordinaire sur les bénéfices exceptionnels réalisés pendant la guerre.

Après une longue discussion, conformément à l'avis de M. Ribot, ministre des Finances, le Sénat a adopté, à l'article 8, deux paragraphes d'un amendement de M. Debierre en vertu desquels la commission de contrôle des déclarations pourra se faire communiquer les documents justificatifs par les intéressés et procéder à des vérifications sur place.

Les articles 8, 9 et 10 adoptés, l'article 11 fut renvoyé à la commission.

On continuera mardi.

QUINZE MOIS DANS LES GLACES

L'explorateur Shackleton raconte son voyage au pôle Nord

LONDRES, 2 juin. — Le *Daily Chronicle* publie une longue dépêche que lui a adressée l'explorateur Shackleton. Datée de Port-Stanley, elle raconte les aventures de l'expédition.

Au début du voyage, Shackleton découvrit une nouvelle terre ayant 200 milles de côtes et de grands glaciers.

Au commencement de février, la température estivale était inférieure à 0° Fahrenheit ; à la fin du même mois, elle atteignait 49° Fahrenheit de froid. Les champs de glaces anciens et nouveaux s'étaient cimentés et il était impossible d'en dégager le navire.

Au mois d'août, sous la pression des glaces, l'*Endurance* fut soulevée et renversée. En septembre, ses flancs se ployèrent, ses poutres d'assemblage et son maître-bau se mirent à gondoler. Il arriva cependant que l'*Endurance* se dégagea des glaces. Elle partit alors à la dérive sur ce qui était considéré comme la terre du Nouveau Groënland méridional. Mais les sondages indiquaient des profondeurs d'eau de 1,900 brasses.

Le 16 octobre, le navire fut jeté sur le flanc. Puis, les blocs de glace pressant continuellement la coque, le 26 octobre, les parois du navire s'ouvrirent ; le lendemain, sous une pression terrible, l'épave et la semelle du gouvernail furent arrachés ; les icebergs percèrent le navire ; l'eau éteignit les feux et arrêta les pompes. Toute l'expédition dut descendre sur les glaces. La situation était grave. L'eau arrivait à la hauteur du pont supérieur.

L'île la plus proche où il était possible de trouver des vivres se trouvait à 346 milles.

Un campement fut établi sur un épais banc de glace ; on y transporta des centaines de caisses de vivres extraites du bateau, opération pour laquelle il avait fallu pratiquer des ouvertures dans le pont.

Deux mois durant, on fut lentement emporté à la dérive dans la direction du nord.

Le 20 novembre, l'*Endurance* coula.

Le 23 décembre, l'expédition repartit (sur chaudières et traîneaux). Elle avança de 9 milles en cinq jours, puis fut de nouveau obligée de camper sur un banc de glace où elle passa les mois de janvier, de février et de mars. Le banc dérivait lentement vers le nord en diminuant. Il n'eut

Ce que la Ville de Paris a fait, ce qu'elle fera encore

Ce n'est pas trop s'avancer que de dire que si l'activité commerciale et industrielle a repris dans de fortes proportions dans la capitale, l'honneur en revient à la Ville de Paris elle-même.

Elle a donné en effet un exemple qui a servi d'encouragement aux initiatives privées. C'est ainsi que les événements ne l'ont pas empêchée de poursuivre l'entretien des voies publiques, d'améliorer son pavage, etc. Bien plus, elle a continué ses travaux d'infrastructure des lignes du Chemin de fer Métropolitain en cours d'exécution au moment de la mobilisation, en dépit du petit nombre des ouvriers disponibles, de la pénurie des matériaux, des réquisitions et des difficultés de transport. Aussi, à l'heure actuelle, tous ces travaux sont en voie d'achèvement.

Pour faire face à ces travaux, aux dépenses de ses services normaux, au remboursement des *Bons Municipaux* émis antérieurement et des obligations de ses anciens Emprunts amorties par voie de tirages au sort, la Ville de Paris, privée en partie de ses ressources ordinaires, émet comme on sait, en ce moment, 300 millions de francs de nouveaux *Bons* qui ont le même succès que ceux déjà en circulation.

Ces *Bons*, dont les intérêts sont payables sans retenue pour impôts, qui sont délivrés immédiatement aux guichets de la Caisse Municipale, et qui peuvent être remis à la Banque de France en garantie des avances que cet Etablissement consent, sont divisés en deux catégories.

Il existe en effet des *Bons* à six mois d'échéance portant intérêt à 5.25 0/0 l'an, et des *Bons* à un an, dont l'intérêt est de 5.50 pour 100.

C'est sur ces derniers que se porte principalement l'attention, vu leur rendement très sensiblement plus élevé que celui des *Bons* à six mois, et aussi parce qu'ils jouissent, pendant une durée beaucoup plus longue, de la faculté de souscrire par privilège aux Emprunts que la Ville de Paris aura à émettre pour la consolidation de sa dette flottante.

Cette faculté est à prendre en sérieuse considération, car après la guerre, la Ville aura à reprendre les autres grandes opérations d'édilité dont l'étude a été si tragiquement interrompue, pour redevenir le rendez-vous de prédilection des étrangers qu'attireront de nouveau sa réputation d'élégance, la somptuosité de ses monuments, la grandeur des souvenirs historiques qu'elle évoque, et le rayonnement de sa vie intellectuelle.

bientôt plus qu'une superficie d'une centaine de mètres carrés.

Le 8 avril, une forte boue le brisa ; un homme tomba à la mer, mais il fut repêché avant que les glaces se ressoudassent au-dessus de lui. Plus d'une fois, pareil accident se reproduisit. A cette date, les explorateurs avaient perdu tout espoir d'atteindre jamais l'île Paulet.

Le 23 mars, l'île Joinville, le 7 avril, l'île Clarence, des Shetlands méridionales, furent aperçues ; mais le remous des glaces empêcha de les atteindre.

Sir Ernest Shackleton decida alors d'essayer d'arriver à l'île de l'Eléphant ; l'expédition y arriva le 15 avril, après un voyage terrible effectué par une température inférieure à 0° Fahrenheit, au milieu de tempêtes et de mers démontées, dans des chaloupes qu'alourdissait la glace produite par les embruns et qu'il fallait constamment couper.

Pendant les deux derniers jours, les membres de l'expédition furent privés d'eau et de tout aliment chaud. Plusieurs d'entre eux étaient sur le point de perdre toute résistance physique et mentale. Enfin, on rencontra une plage. On y descendit, en dépit d'un violent ressac.

Comme il eut été impossible d'y rester par gros temps, les membres de l'expédition pratiquèrent des excavations dans la falaise glacée et ils s'y réfugièrent au-dessus de l'attaque des vagues.

La situation s'aggravant et les vivres devenant rares, Shackleton, accompagné de cinq volontaires s'embarqua le 24 avril pour la Géorgie méridionale, distante de 750 milles, dans le but d'y chercher des secours. Après une traversée accomplie au milieu de tempêtes incessantes, il débarqua le 10 mai sur la côte orientale.

Traversant l'île, avec deux de ses compagnons, Shackleton parvint à la côte occidentale le 20 mai. Il y trouva des stations de pêcheurs de baleines norvégiens ; ceux-ci équipèrent immédiatement une petite baleinière de 80 tonneaux, qui partit pour l'île de l'Eléphant. Mais les obstacles opposés par les glaces à une embarcation si peu faite pour une pareille entreprise furent si formidables que toutes les tentatives échouèrent et la baleinière dut retourner au nord et chercher des secours aux îles Malouines.

A L'HOPITAL

LE JARDIN

Le grand jardin de l'hôpital est magnifique avec ses pelouses carrées, bordées de plates-bandes fleuries et ses grands arbres.

Quand il pleut, il est d'une très douce mélancolie; la pluie glisse sur les feuilles et tombe avec un chuchotement musical, les géraniums paraissent plus rouges dans l'herbe lavée par l'ondée. Les malades n'osent pas se risquer sous l'averse; à peine, de temps à autre, le gravier de l'allée crie-t-il sous les pas pressés d'une infirmière qui s'en va en courant, enveloppée dans sa longue capeline bleue marquée de la croix rouge. Désert et silencieux, on dirait le jardin d'un couvent.

Mais, au soleil, le jardin s'emplit de vie et de mouvement. Les blessés et les malades, dans leurs uniformes gris, se promènent en traînant leurs galoches de cuir jaune. Les grands blessés clopinent sur leurs béquilles, ceux dont les obus ou les balles ont déchaîné la face ont la tête emmaillottée de blanche mousseline. Sur les bancs se chauffent au soleil de pauvres gars qui regardent avec ravissement les feuilles vertes et les fleurs multicolores, comme s'ils n'avaient plus assez de toute leur vie pour contempler la beauté, la douceur, la bonté et toutes les choses qu'ils ont failli perdre.

Deux fois par jour, en rangs, escortés de gradés qui font du zèle, les infirmiers vont épucher les hommes de terre. Quelquefois aussi, entre quatre compis de garde, le fusil sur l'épaule, passe un prisonnier boche qu'on achève de guérir à l'hôpital. Les jours de concert, la foule des blessés se presse au bout du jardin, où l'estrade est dressée, sur laquelle vont paraître les acteurs joyeux et les actrices aimables qui mettront avec leurs robes printanières une petite note claire parmi tant de vêtements gris — un peu comme une fleur d'un massif qui se promènerait et chanterait.

Mais les grands jours du jardin, ce sont les jours de visite, le dimanche et le jeudi.

On sait bien que les visiteurs ne peuvent entrer à l'hôpital qu'à une heure; mais, sitôt la soupe, dès onze heures, on va s'installer sur un banc pour attendre. Les places d'où on peut voir la porte sont prises les premières, et, l'esprit tendu vers la silhouette espérée qui tout à l'heure va apparaître sous le portail du vieux bâtiment, on attend.

Les heures passent, martelées de quart d'heure en quart d'heure par une horloge au timbre bref, auquel répond comme un écho harmonieux le carillon de la chapelle.

Les premiers groupes entrent dans le jardin et les



l'heure, quand elle sera partie, comme il va penser à elle, comme sa visite lui aura fait du bien!

Sur un banc, toute la famille est réunie. L'homme est assis au milieu avec sa jambe qui ne va guère et son bras en écharpe; d'un côté, il a sa femme; de l'autre, sa mère, et, devant lui, son petit garçon, qui regarde, qui écarquille les yeux pour mieux voir le spectacle tout neuf pour lui qu'est un jardin d'hôpital.

— Embrasse ton père, petit gars.

— Fais attention qu'il ne te fasse pas de mal, supplie la femme.

Mais le père, de son bras valide, serre le mioche de toutes ses forces contre sa poitrine.

— Dis, papa, tu l'as tué le Boche qui t'a fait du mal?

La mère, une petite vieille toute ridée, toute ratinée, ne dit rien; mais, les mains jointes, elle regarde son fils de ses pauvres yeux usés d'avoir tant pleuré, alors qu'elle pensait ne plus le revoir.

Sur chaque banc est un groupe.

Une femme en cheveux, une pauvre femme apporte du tabac, des livres, des gâteaux.

— Dis-moi ce qu'il te faut, dis-moi ce qu'il te manque.

— Mais toi, comment feras-tu?

— Ne t'occupe pas, va, moi, j'ai mes deux bras, mes deux jambes.

Plus loin, c'est une toute jeune femme très jolie, toute pimpante, vêtue avec une simplicité très élégante, qui parvient à être gaie, souriante, ricuse, en racontant de petites histoires, de petits potins à son mari, un sous-officier d'artillerie, dont un obus allemand a coupé le nez et broyé une jambe.

Pour parler à sa mère, un autre, effroyablement mutilé, retrouve les phrases qu'il disait quand il était tout petit.

Mais, impitoyable, l'horloge marque les heures, les quarts et les demies. Une cloche sonne: la visite est finie. Les gens se lèvent et s'en vont vers la porte; mais tout lentement, à petits pas, pour gagner une



minute, une seconde. Les adieux n'en finissent plus. Il y a encore tant de choses qu'on aurait à se dire! Des plantons pressent la sortie.

On reste là planté debout à regarder la petite silhouette qui s'en va et qui avant de disparaître se retournera pour un dernier geste d'adieu.

Les blessés et les malades sont rentrés dans leurs salles pour la visite. Le jardin, de nouveau, est désert et silencieux.

Une femme traverse l'allée. Pourquoi n'est-elle pas sortie avec les autres? Est-ce une faveur? un passe-droit? Hélas! c'est une triste faveur que celle qu'on accorde à ceux dont le mal est si grand qu'on désespère de les guérir.

La pauvre femme s'en va en chancelant, droit devant elle, sans rien regarder, sans rien voir. Elle sanglote, désespérée, un mouchoir blanc serré dans sa main crispée.

Après le repas du soir, les uniformes gris sortent des bâtiments pour profiter des derniers moments du jour. Par petits groupes, ils se promènent dans les allées; quelques-uns, sur un banc, chantent à mi-voix une chanson qui les fait rire.

Le jardin de l'hôpital, avant de s'endormir, est comme un bois plein d'oiseaux.

André Warnod.

"EXCELSIOR" RETRIBUE

les photographies intéressantes
qui lui sont envoyées par ses
correspondants et lecteurs sur

La vie sociale
La vie artistique
Les procès importants
Les accidents graves

Les événements locaux
La vie économique
Les sports
Tous faits pittoresques

LA VIE INTELLECTUELLE

"L'Alsace française"

M. Edouard Schuré est un des écrivains originaux de notre littérature contemporaine. Son œuvre est très abondante et très variée, d'une singulière richesse d'idées et de sentiments. Deux écrivains, MM. Alphonse Roux et Robert Veyssié, lui ont consacré une biographie pieuse et précise. Ils ont étudié le théosophe, le penseur et l'esthéticien, le dramaturge, le poète qu'est Edouard Schuré. Et celui-ci a écrit comme préface à cet ouvrage une belle, une noble confession philosophique. Il se définit, il s'analyse à merveille. « Je ne suis pas, dit-il, un philosophe de profession, mais plutôt un poète altéré de la Beauté éternelle, que les contradictions et la stérilité de la philosophie régnante ont ramené à la source de la sagesse primordiale. » C'est la révolte contre la laideur du monde et contre le poids dont le matérialisme écrasait les intelligences qui le força de bonne heure à réfléchir sur les derniers problèmes et le conduisit au seuil des grands mystères. Et M. Edouard Schuré ajoute: « Je n'ai vécu que de mes inspirations profondes et de ma vie intérieure, persuadé que les sages et les poètes d'autan, qui affirmaient la réalité suprême de l'Âme et du Divin, avaient raison contre les sceptiques et les négateurs d'aujourd'hui. » De telles déclarations, de telles professions de foi sont bien révélatrices: elles annoncent nettement que si l'inspiration de M. Edouard Schuré est toujours originale, son œuvre entière doit avoir un accent très personnel.

Cet accent, cette originalité, on les retrouve dans le livre qu'il a écrit sur l'Alsace française, l'un des plus émouvants à coup sûr, et des plus pittoresques, des plus savants aussi et des plus judicieusement hardis en leurs généralisations qui aient été écrits de notre temps sur l'Alsace.

Né en Alsace, élevé en Alsace, ayant reçu de l'Alsace la formation intellectuelle et morale, devenu par elle historien philosophe, il atteste: « C'est toujours de l'autre côté des Vosges que sont venues à notre province les impulsions civilisatrices et les idées mères qui ont déterminé sa vie individuelle et sociale. » Et il appuie son affirmation sur d'innombrables témoignages, clairs et pertinents, que tous les âges historiques lui fournissent. Il montre, dans le parallélisme de leur histoire, l'Alsace et la France indissolublement unies par des affinités originelles et par une prédestination singulière. C'est pourquoi, aujourd'hui, l'Alsace voit avec une joie suprême les sympathies du monde se tourner vers la France et ses alliés comme vers l'arche sainte de la civilisation. Et l'Alsace espère, et l'Alsace attend, et l'Alsace est prête à tous les sacrifices pour le salut.

Mais l'Alsace n'aura pas besoin de s'offrir en holocauste. Il lui est permis de croire à sa délivrance prochaine et à un fier avenir où elle déploiera enfin son aile comprimée par la tyrannie allemande, où sa conscience libérée s'illuminera d'une joie créatrice...

Or, en attendant que l'Alsace vive toute la vie de la France renouvelée, M. Edouard Schuré se reporte aux souvenirs de son enfance et de son adolescence alsaciennes. Il écrit sur les menus incidents significatifs à travers lesquels s'éveilla son âme les pages les plus tendres et les plus savoureuses.

Comme il sait être un conteur expressif lorsqu'il évoque le Gymnase de Strasbourg, où il passa plusieurs années, et les professeurs de ce collège! Ainsi le père Strobel, professeur de septième: il avait alors soixante-dix ans, et il était l'auteur d'une histoire d'Alsace en sept volumes, écrite en allemand, très estimée des érudits. Corpulent, de haute stature, large d'épaules, il roulait de gros yeux bleus dans un visage empourpré. Une épaisse chevelure, embrassée et toute blanche, moulonnait sur son large crâne. Quand il se fâchait, il avait l'air d'un lansquenot de Lucas Cranach prêt à brandir sa hallebarde. Quand il riait, on eût dit le bon saint Nicolas apportant des endeaux aux enfants... Ses élèves ne le respectaient qu'à demi. Et le père Strobel grommelait des imprécations et s'écriait en allemand, pour être plus terrible: « Désormais, je sévirai avec le fer et le feu! » Mais il ne sévissait pas: il n'était homme à employer ni le fer ni le feu.

Il sont nombreux les hommes qui passent et reviennent dans ces souvenirs, depuis le père Strobel jusqu'à M. Roissac, Méridional grave, qui communiqua au jeune Edouard Schuré l'émancipation française, qui lui fit aimer Alfred de Vigny, qui le fit s'enthousiasmer pour Chateaubriand...

Edouard Schuré s'enthousiasme encore. Il s'enthousiasme pour les paysages de l'Alsace et pour son âme même. Il s'enthousiasme pour sa sensibilité et pour sa pensée. Et il est bien vrai qu'en ce livre se succèdent les tableaux et les personnalités en quoi se mirent à la fois le génie provincial de l'Alsace et le génie national de la Gaule latine et de la France celtique. Le livre de M. Schuré est un large essai de synthèse de l'âme alsacienne et de l'âme française au creuset incandescent de cette guerre.

J. Ernest-Charles.

STENO-DACTYLO Rue de Rivoli, 53 PIERRE
Leçons pratiques: Commerce, Comptabilité, Langues.

LES CONTES D'EXCELSIOR

L'OR

L'un s'appelait Bontemps et l'autre Tategrain; l'un travaillait à la ville, l'autre aux champs; l'un était fort et intelligent, l'autre chétif et borné; ils ne possédaient pas une pensée, ni une habitude communes, mais ils étaient soldats tous deux et avaient tant de fois frôlé la mort ensemble qu'un lien mystérieux s'était noué entre eux. Ils s'aimaient.

Un jour, comme ils étaient à l'arrière, à faire des terrassements, quelque chose sonna sous leur pioche. Ils découvrirent que c'était une forte chaîne de fer.

— Ce qu'on trouve tout de même dans c'te terre! grogna Tategrain.

Bontemps haussa les épaules, jeta un « T'es beau » de côté, comme un jet de salive, et continua à creuser. Une lourde pierre parut dans laquelle était fixée la chaîne.

— Aide-moi, fit Bontemps à Tategrain, ahuri.

Ils s'agrippèrent aux anneaux et tirèrent. La dalle céda, lentement, comme à regret. Les deux hommes se penchèrent sur une cavité dans laquelle se trouvait une boîte en fer.

Les paupières du gars Bontemps se pinçaient, comme si elles voulaient éteindre le feu de ses prunelles. Il murmura :

— Ça fait la pige aux mille et une nuits, mon vieux...

— Les mille et une quoué?... s'inquiéta Tategrain.

— T'est beau, trancha Bontemps, ferme!...

L'autre hasarda, cependant :

— Ça serait t'y pas une bombe, une mine, un truc d'espion ?

— Tu charries !...

Et sans regarder Tategrain, Bontemps, avec un petit tremblement ironique dans sa moustache, se mit à forcer le couvercle du tranchant de sa pioche.

La boîte s'ouvrit... Il y avait dedans plusieurs liasses de billets de banque (si pourries qu'elles tombèrent en poussière lorsque Bontemps les souleva), mais il s'y trouvait aussi quatorze rouleaux, et dans chacun de ces rouleaux il y avait 1.000 francs en belles pièces jaunes.

Les deux hommes se regardèrent avec quelque chose d'inexprimable au fond des yeux. Une heure auparavant, ils se seraient fait tuer l'un pour l'autre. Maintenant, l'or était entre eux...

Bontemps posa la découverte à côté de lui, ferma le couvercle et alluma une cigarette. Tategrain était très pâle et tremblait de tout son corps malingre et crochu.

— 14.000 balles!... fit Bontemps, au bout d'une minute...

Il s'arrêta, réfléchit, puis reprit :

— Juste de quoi acheter le fonds du père Justin et faire de moi un patron... Et plus tard, tenir la vie... m'enrichir... Devenir... devenir...

Il s'interrompit, de nouveau, les yeux dans la vague.

Tategrain rêva à son tour...

— Juste de quoi réparer la maison, acheter une charrette neuve, un cheval, deux vaches. Donner, pour toujours, à manger à leur faim aux trois gosses...

Bontemps cracha sa cigarette, tira sa pipe, la bourra et continua de fumer...

— Ecoute, dit-il tout d'un coup en regardant Tategrain tout droit et durement, si nous séparons la galette, nous n'aurons ni l'un ni l'autre assez d'argent pour arranger nos affaires. Veux-tu risquer le paquet ? On jouera le magot ce soir, à la bataille. Deux parties et la belle?...

Tategrain hocha la tête, parlementa, se lança dans des discours, rusa, hésita, puis finalement jeta comme s'il s'arrachait la langue.

— Ça colle...

Jusqu'au soir, ils travaillèrent, sans souffler mot. Ils avaient démolé la cachette et partagé l'argent. Le soir seulement, au cantonnement, ils se parlèrent. Les capotes dormaient déjà dans la paille. Ils décrochèrent la lanterne pendue au mur, s'accroupirent, la lumière entre eux. Des ronflements roulaient. Un homme, en dévot, parla tout haut, une odeur forte et forte emplissant le hangar. Bontemps tira de sa poche un paquet de cartes et sa part, qu'il posa entre lui et Tategrain. A son tour, lentement, le paysan tira de sa poche les précieux rouleaux, les rangea à côté des autres d'une main malade. Le reflet de la lanterne illuminait encore ses pommettes émaciées et une sorte de rictus dévorait ses dents, moussues, mais solides. Bontemps, ne pouvant fumer à cause du règlement, se mit à macher de la paille. Ils commencent à jouer, les yeux baissés, sans se regarder par une espèce de pudeur secrète. Bontemps

gagna rapidement la première partie. Une sorte de délire joyeux l'emplit. Il leva les yeux sur l'autre.

Le paysan, maintenant, la face convulsée, les yeux hagards, avait la couleur du mastic. Quelque chose, au fond de lui, à chaque carte perdue, semblait un peu sucer sa vie. Le dos voûté, ramassé sournoisement sur lui-même, il fixait son camarade avec des regards de meurtrier.

Brusquement, Bontemps détesta cet argent qui changeait un homme en hête fauve; pourtant, rien ne le lui aurait fait lâcher!... D'ailleurs, les cartes lui forçaient la main.

Quand il abattit la dernière qui lui assurait le gain final, Tategrain hocha la tête stupidement, puis éclata d'un rire si aigu qu'il ressemblait à un cri. Une injure suivit, basse, ignoble!... Bontemps empoigna les rouleaux d'or, bondit sur ses pieds et prêt à assommer l'insulteur, se pencha sur lui, violemment.

Mais l'adversaire ne bougea pas, dans la peau fripée et terreuse, seuls les yeux vivaient encore, pleins d'impuissante rage, et ils révélaient si atrocement le désespoir de l'éternelle infériorité, de l'éternelle faiblesse, de l'éternelle détresse, que Bontemps, le grand et solide Bontemps, sentit fondre la colère de son cœur. L'argent gagné, du même coup, lui brûla les doigts, il se dit : « C'est fini, je n'en veux plus, je n'y tiens plus!... » Et à mesure qu'il s'en détachait grandissait en lui le sentiment de sa force, d'une force magnifique qui l'aiderait, sans aucun autre secours, à vaincre tous les obstacles.

Alors, il mit la main sur l'épaule de l'ancien frère, et, comme il aurait dit une chose toute simple :

— Allons! fit-il, tu me donneras cent francs, pour ma prochaine permission, et tu garderas le reste! Tu reconstruiras ta maison, tu achèteras ta charrette, ton cheval, tes vaches...

L'autre leva des yeux stupéfaits et glapit avec une bouche que la rapacité tordait comme du fiel :

— Mais... c'est toi qui a gagné... Puis-je prendre...

Déjà, il tendait la main, mais un misérable reste de fierté l'obligeait à s'en défendre.

Bontemps sentit qu'il allait falloir disputer, subir l'infâme comédie, voir tomber un peu plus bas celui qu'il avait considéré comme son ami, et tranquillement il dit :

— T'es beau... Toujours le même nigaud! Ou que t'as tes mirettes!... J'ai triché... imbécile!...

Et sans rien attendre, laissant derrière lui l'homme éperdu et son argent, il rejoignit les camarades, s'étendit sur la paille, l'âme nette et les poches vides il s'endormit comme un enfant.

Bruno Ruby.

NOUVELLES PARLEMENTAIRES

A la commission de l'armée

La commission de l'armée a voté hier trois motions. La première tend à obtenir la gratuité du voyage pour les permissionnaires agricoles.

La seconde est ainsi conçue :

« La commission de l'armée appelle l'attention du gouvernement sur la situation des familles des auxiliaires et réformés n° 2 décédés après libération. Elle invite le gouvernement à restituer d'office à ces familles à compter du jour du décès de leur soutien, le bénéfice de l'allocation journalière, dans le cas où il leur aurait été retiré. »

La troisième motion votée est la suivante :

« La commission de l'armée, considérant qu'il y a actuellement dans les régiments actifs des hommes de la classe 1895, alors que les régiments territoriaux comptent dans leurs rangs des hommes des plus jeunes classes de l'armée territoriale, invite le ministre de la Guerre à mettre à l'étude la relève des territoriaux des plus vieilles classes actuellement dans les régiments actifs par ceux des plus jeunes classes des régiments territoriaux. »

Le contrôle parlementaire

M. Charles Dumont a rendu compte, hier, à la commission du budget, de la vérification qu'il a accomplie dans la 7^e année.

A cette séance assistaient les membres de la commission de l'armée.

La commission du budget a ensuite pour-ni l'examen des crédits provisoires applicables au troisième trimestre de l'exercice 1916.

La sous-commission du personnel de la commission de l'armée a adopté de son côté le rapport de M. Tardieu sur l'organisation du contrôle de la commission de l'armée.

D'autre part, la sous-commission a décidé d'appeler l'attention du ministre de la Guerre sur l'insuffisante application de la circulaire prescrivant la relève du front des pères de famille de cinq enfants.

Le Président de la République visite l'hôpital de la mission danoise

Le président de la République, accompagné du général Duparcq et du colonel Renard, a visité hier, à 3 heures, l'hôpital de la mission danoise, qui a été récemment inauguré par M. Justin Godart, sous-secrétaire d'Etat au Service de Santé.

Il a vivement félicité le personnel de la mission, et a adressé des paroles de sympathie et d'encouragement.

TRIBUNAUX

L'assassin de Jaurès demande à être jugé

Raoul Villain, l'assassin de Jean Jaurès, vient d'adresser au conseiller Puget, président de la cour d'assises, une longue lettre par laquelle il demande à être jugé.

« Ma demande, écrit-il, ne vous semblera pas excessive si vous voulez bien considérer que je compte à cette heure 660 jours de prévention en cellule et qu'il n'y a pas, dans toute l'histoire judiciaire, d'exemple d'une détention préventive aussi prolongée. »

Subsidièrement, Raoul Villain réclame sa mise en liberté provisoire pour aller faire son devoir au front.

« La guerre se prolonge, dit-il, les rares personnes qui sont autorisées à me visiter m'assurent que si la victoire est certaine, nul n'est fondé à en prévoir la date. A l'heure où tant de Français sont déjà tombés sur les champs de bataille et où la lutte sur notre frontière de l'Est arrive à son paroxysme, j'ai une préoccupation continue et fixe : rejoindre mon frère, ceux de mes parents et de mes amis qui versent leur sang pour la patrie. »

Au reçu de cette requête, le président Puget a conféré avec le procureur général Herbeaux. Celui-ci doit, à son tour, soumettre le cas au garde des Sceaux.

A la suite de cette entrevue, le procureur général et le président des assises se réuniront lundi pour prendre une décision sur cet incident.

LA CRISE DU SUCRE

Le ministre du Commerce prend diverses mesures

MM. Edouard Ignace, Levasseur et Laval, députés de la Seine, se sont rendus hier auprès du ministre du Commerce pour l'enlever de la question du sucre.

M. Clémentel leur a fait savoir qu'il venait de prendre les mesures suivantes :

1° A partir de lundi prochain, 2.000 sacs de sucre seront distribués, chaque jour, aux épiciers détaillants pour être vendus aux ménagères; 2.000 sacs de sucre eux seront, d'autre part, mis à la disposition de la Chambre de commerce, des chocolatiers et confiseurs.

Ces provisions seront distribuées en dehors des approvisionnements ordinaires.

2° Une déclaration devra être faite par tous les détenteurs de stocks au-dessus de 250 kilos. Des poursuites judiciaires ont déjà été ouvertes contre deux accapareurs.

LE PRÊT ET LE TABAC

Un décret vient de modifier les dates de paiement du prêt qui avait lieu tous les dix jours, les 1^{er}, 11 et 21 de chaque mois; désormais, ce paiement se fera chaque quinzaine, les 1^{er} et 16. Simplification administrative, sans doute; mais les principes d'économie domestique y trouveront-ils leur compte ? Le prêt, pour ceux qui l'attendent, est vite dépensé; un échelonnement plus fréquent était mesure sage. Heureusement pour les fumeurs, que la distribution de tabac ne peut être de même modifiée, en raison du poids des paquets (100 grammes par dizaine); ceux-ci auront donc leur approvisionnement renouvelé comme avant, et s'ils le consomment vite, l'intervalle sera moins long.

L'EXPOSITION D'HORTICULTURE

Aujourd'hui samedi, 3 juin, à 2 heures, M. J. Méline, ministre de l'Agriculture, inaugurera l'Exposition d'horticulture, 84, rue de Grenelle.

Faits divers

Drame de la jalousie

Un journalier, Pierre Lefèvre, âgé de trente-neuf ans, père de sept enfants, demeurant 18, rue du Landy, à la Plaine-Saint-Denis, avait, depuis quelque temps, des scènes de jalousie avec sa femme, née Louise Jourdain.

Hier matin, au cours d'une querelle plus vive que les précédentes, Pierre Lefèvre s'empara d'une hachette et en assena plusieurs coups sur la tête de sa femme.

La malheureuse succomba presque aussitôt. Pierre Lefèvre a été envoyé au Dépôt, et le cadavre de sa victime transporté à la Morgue.

Les petits orphelins ont été confiés aux soins de l'Assistance publique.

Mystérieuse tentative de meurtre

Une jeune femme était trouvée, hier matin, sur le trottoir de l'avenue Parmentier, à Romainville. Elle avait été frappée de deux coups de couteau à la poitrine, et ne respirait que très faiblement. Transportée à l'hôpital Tenon, elle n'a pu encore y être interrogée.

L'enquête, cependant, a établi que la victime se nomme Marie Jacquelin, âgée de vingt-deux ans, demeurant à Romainville.

Le meurtrier présumé a été arrêté.

Les accidents

A dix heures, hier matin, Mme Mathilde Fosse, âgée de vingt-six ans, demeurant 213, rue de Tolbiac, est tombée en face de son domicile, d'un tramway de la ligne Vincennes-Saint-Cloud et s'est grièvement blessée. Elle a été admise à l'hôpital Cochin.

Avenue de Saint-Mandé, à l'angle de la rue Michel-Dizot, Mme Jeanne Hubert, âgée de soixante-deux ans, demeurant 66, rue du Rendez-Vous, a été renversée par une voiture de livraison.

C'est dans un état très grave qu'elle a été transportée à l'hôpital Saint-Antoine.

LA GUERRE SCIENTIFIQUE

L'eau potable au front

L'on sait aujourd'hui que l'eau n'est pas aussi innocente que semble l'indiquer sa couleur et son goût, même dans ses ondes les plus cristallines, elle peut renfermer d'ennemis qui, pour être de taille microscopique, ne nous en frappent pas moins quelquefois à mort. Aussi fournir à nos soldats, parfois dans les circonstances les plus difficiles, une eau pure de tout germe nocif est un problème qui prend une large part des préoccupations des chefs qui assument la lourde tâche de faire vivre nos armées dans les meilleures conditions d'hygiène possibles. Il est à peine utile de faire remarquer que c'est au front même que la solution présente la plus grande complexité. En effet, les masses d'hommes qui séjournent depuis des mois dans les mêmes endroits sans qu'il leur soit toujours loisible d'appliquer strictement les règles indispensables de l'hygiène finissent par contaminer



Distribution de l'eau stérilisée à un cantonnement des eaux qui, au début des opérations, étaient parfaitement salubres.

Les maladies auxquelles l'eau sert de véhicule sont légion. L'eau de boisson peut d'abord renfermer à l'état d'œufs, d'embryons et de larves des parasites qui sont susceptibles de se développer dans le corps humain. Les principaux sont les vers : ascarides, oxyures, trichocéphales, tenias, le filaire de Médine, qui peuvent provoquer de graves désordres dans l'organisme ; les amibes, agents de la dysenterie.

Les microbes pullulent aussi dans l'eau. Ils y sont entraînés par le ruissellement ou y sont précipités directement. Nombre de ces microbes sont des saprophytes qui proviennent du sol, réceptacle de tous les microorganismes. Ils sont le plus souvent sans danger. Mais certains d'entre eux, agents des fermentations putrides, peuvent devenir pathogènes, ou, par leurs associations, exalter dans le corps la virulence des pathogènes préexistants. L'eau renferme aussi divers microbes pathogènes : les uns vulgaires staphylocoques, streptocoques, pyocyaniques, revenus à l'état saprophytique ; les autres, les plus dangereux, qui se transmettent presque constamment à l'homme par l'élément liquide : ce sont les bacilles de la fièvre typhoïde, des fièvres paratyphoïdes, de la dysenterie, du choléra, dont nous sommes heureusement indemnes, mais qui exercent ses ravages dans certaines villes allemandes et autrichiennes.

L'analyse quantitative, c'est-à-dire la recherche du nombre de microbes que contient une eau donnée par centimètre cube, n'offre qu'un intérêt relatif pour déterminer sa valeur sanitaire. En effet, une eau, pauvre en microbes, peut tout de même en receler quelques-uns d'une extrême virulence. Cependant il est bien rare qu'une eau très riche en bacilles ne soit pas contaminée. Des eaux comme celles de la Vienne, de la Dhuys, de l'Avre, que l'on peut citer comme types d'eaux potables, renferment en moyenne et respectivement 1.000, 3.600 et 1.500 microbes par centimètre cube, alors que la Seine en charrie 2.600.000, en aval de Paris.

L'analyse qualitative, bien que donnant des indications plus précises, n'est pas non plus infail-

lible. Tout d'abord, il est souvent d'une difficulté extrême de déceler le microbe pathogène, le bacille d'Eberth par exemple, dans une eau sans aucun doute typhogène. Cependant, même quand une eau semble dépourvue de bacilles typhiques ou cholériques, on peut la déclarer suspecte si l'on y trouve des microbes paracholériques et paratyphiques, tels que les colibacilles, car la présence de ces microbes révèle presque toujours une contamination par les matières fécales.

Pour arriver à une conclusion ferme sur le degré de confiance que l'on peut accorder à l'eau

examinée, il faudra compléter les analyses quantitatives et qualitatives par une enquête locale qui tiendra compte de la nature, de la perméabilité et du pouvoir de filtration du sol, suivra de très près les voies de pénétration, la circulation et les émergences de l'eau avec leurs variations en fonction des pluies, déterminera les limites du terrain d'alimentation des sources, recherchera enfin les causes multiples de la contamination des eaux souterraines.

Débarrasser l'eau de tous les germes nocifs pour la rendre potable est une question qui se présente sous un aspect différent de celui du temps de paix. En effet, les procédés par filtration sont pour ainsi dire irréalisables. Il faut recueillir les eaux sur place et les rendre stériles très rapidement, le plus souvent avec des moyens de fortune. Les procédés de purification par les agents chimiques qui sont ordinairement condamnés rendent ici des services inappréciables. Nous allons passer en revue ceux qui sont le plus couramment employés.

L'usage de l'eau oxygénée, dont on connaît le pouvoir bactéricide très actif, est préconisé par certains auteurs. L'expérience a montré que 10 centimètres cubes de la solution commerciale, dite à 20 volumes, stérilisent un litre d'eau de Seine en six heures. A l'état naissant (provenant du peroxyde de calcium), il en faut une dose six fois moindre. L'excès d'eau oxygénée est détruit par la filtration consécutive de l'eau à travers du bioxyde de manganèse.

L'action très énergique du permanganate sur les matières organiques devait le désigner immédiatement pour la stérilisation de l'eau. On l'emploie suivant plusieurs méthodes. Aux colonies on s'en sert d'une façon très pratique qui est la suivante : On met dans un litre d'eau quelques gouttes de permanganate qui se décolorent sous l'influence des matières organiques ; on ajoute un léger excès de permanganate et on fait disparaître la coloration en additionnant de quelques gouttes d'une infusion végétale (thé, tilleul), avec un morceau de sucre.

Ce procédé est aussi très en faveur chez nos alliés russes et anglais. Il faut cependant avouer que cette recette est peu goûtée par nos Poilus.

Le procédé le plus connu consiste à additionner l'eau de boisson de quelques gouttes d'eau de Javel. Ce moyen, qui est aussi le plus répandu, est loin toutefois de rallier tous les suffrages de nos soldats, qui reprochent non sans quelque raison au mélange sa saveur légèrement désagréable.

Nous nous étendrons plus longuement sur un procédé remarquable dû aux recherches de MM. H. Vincent et Gaillard. Ces savants se servent de l'hypochlorite de calcium, qui offre le triple avantage d'être un corps stable, riche en Cl actif et d'être un produit solide qui se manie aisément.

Ils préparent ce produit sous forme de comprimés en y ajoutant du chlorure de sodium. Ils graduent la dose suivant le nombre de litres à épurer.

L'adjonction de $NaCl$, en quantité minime favorise la dissolution très rapide du chlore actif. Le comprimé, bien que paraissant intact, laisse cependant diffuser après agitation et en un espace de temps de 10 minutes les $3/4$ de son Cl actif. Dans les 10 minutes suivantes, la presque totalité de ce qui reste de Cl actif est mise en li-



Prisonnier allemand venant chercher de l'eau potable

berté. Il n'est donc nul besoin d'écraser le comprimé qui sert de témoin de l'addition de l'agent stérilisant.

La composition minérale de l'eau, ainsi traitée, ne subit que de très légères modifications. L'Az ammoniacal et l'Az albuminoïde diminuent d'un

quart à plus de la moitié et parfois des trois quarts. L'action oxydante déjà manifeste après dix minutes se poursuit pendant plusieurs heures. Elle peut aller jusqu'à la transformation de l'Az organique en Az nitrique.

L'épuration bactérienne s'exerce suivant une marche parallèle à la dissolution de Cl actif. Le bacille typhique, le vibron cholérique, le bacille dysentérique, les bacilles paratyphiques A et B, le colibacille, prélevés sur gélose et additionnés dans la proportion de 2.000 à 5.000 par centimètre cube d'eau de Vienne ou de Seine stérilisée, soumis à l'action de ce désinfectant ont été tués dans un laps de temps variant de 5 à 12 minutes.

Attaqués par la même méthode, les microbes saprophytes de l'eau diminuent avec une grande rapidité. Dans une eau renfermant 16.975 bactéries banales, la teneur microbienne s'est abaissée à 450 après dix minutes, à 175 après 20 minutes, à 105 après une heure.

L'eau de boisson ainsi traitée peut être absorbée après quinze ou vingt minutes sans aucun danger et sa saveur n'est nullement altérée.

Pour terminer signalons une recette donnée par le directeur du service de santé d'un de nos corps



La stérilisation de l'eau dans un camp hindou en France

d'armée de l'Est et qui a le très grand mérite de joindre l'utile à l'agréable. C'est le thé au vin, très apprécié par nos Poilus. Elle ne déparerait pas d'ailleurs le livre de cuisine du cordon bleu le plus réputé.

Sur un feu de bois on dispose une bassine que l'on remplit d'une quantité d'eau déterminée. Il est indispensable de faire bouillir cette eau à grands bouillons. Ce pendant on met dans un récipient des feuilles de thé à raison de trois grammes par litre d'eau. On précipite ce thé dans l'eau en pleine ébullition. Au bout de quarante secondes on enlève la bassine du feu ou, si la quantité d'eau employée est trop grande, on éteint le foyer.

On laisse infuser cinq minutes, agitant une ou deux fois à la façon chinoise, à l'aide d'un bâton décortiqué et propre. On ne s'occupe pas des feuilles de thé qui se déposent au fond du récipient. Il ne reste plus qu'à verser l'infusion dans les ustensiles divers que fournissent les sections.

La distribution effectuée on sucre la préparation de thé un peu plus que d'habitude, puis on ajoute à chaque litre d'infusion un quart de vin environ. Suivant la force de la boisson que l'on veut obtenir, on augmente ou l'on diminue cette dose. Le vin rouge coloré et peu acide donne le mélange le plus savoureux.

C'est en somme un liquide hygiénique, tonique et complètement stérilisé. Il réunit toutes les qualités de l'apéritif sans en avoir les défauts.

La grève minière en Norvège

CHRISTIANIA, 1^{er} juin. — En présence de l'impossibilité de résoudre la grève des ouvriers de l'industrie minière qui dure depuis plus de trois mois, la Fédération-Patronage de Norvège vient de publier l'avis d'un lock-out pour le 3 juin, qui affectera environ 400.000 travailleurs du bois, de la cellulose de papier, de l'industrie textile, de la chaussure, des tabacs et du bâtiment. Les ouvriers envisagent une grève de sympathie qui, vu son extension, équivaldrait à une grève générale.

Le gouvernement délibère sur les mesures à prendre pour éviter au pays un désastre économique.

CHRISTIANIA, 2 juin. — Les négociations ont repris entre les délégués du Syndicat ouvrier et ceux de l'Association des patrons, à la suite de l'annonce du lock-out pour le 3 juin. Deux accords ont déjà été conclus, concernant les usines et l'industrie du fer. La grève de la Société de l'Azote et celle de l'ébénisterie, n'ont pu encore être réglées. En tout état de cause, la mise en vigueur du lock-out a été ajournée au 6 juin.

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior ». Demander conditions spéciales à ses bureaux.

Petite gazette de la Comédie

Mardi, la Comédie nous a offert un spectacle coupé, c'est-à-dire composé de pièces ou fragments de pièces dont chaque acte formait un tout. Ce genre d'affiche, assez goûté autrefois, n'est plus de mode aujourd'hui; le public préfère une « grande pièce »; il est surtout dévoré par des fragments, car si l'on excepte les habitués des matinées classiques, les spectateurs assez familiarisés avec la littérature dramatique française et étrangère pour s'intéresser à des scènes ou actes isolés sont beaucoup plus rares qu'on ne paraît le croire! Ceci réservé, je dis bien vite que la représentation de mardi a été pour les amateurs un régal savoureux.

Immédiatement après les *Précieuses ridicules* jouées avec autant de maîtrise et de style que de verve et de fantaisie par Berr, Mlle Leconte et leurs camarades devant la toile de fond, désormais réservée à tous les intermèdes, Denis d'Inès et Mme Dussane ont interprété des fragments de *Démocrate*. Représenté pour la première fois à la Comédie-Française le mardi 12 janvier 1700, *Démocrate*, comédie en cinq actes, en vers, de Regnard, obtint un très vif succès. Dans le 14^e volume de leur *Histoire du Théâtre-Français*, les frères Parfaict écrivent, en 1748 : « La représentation de cette pièce est parfaitement établie; il en est peu qu'on voye plus fréquemment au théâtre et qui y soient reçues avec plus de plaisir. » *Démocrate* reste au répertoire pendant la plus grande partie du dix-huitième siècle, jusqu'en 1788, où il est joué pour la 398^e fois! Au cours du dix-neuvième siècle, il n'aura que 17 représentations. De nos jours on n'en connaît guère que les passages applaudis mardi. Cet arrangement est assez ancien déjà; j'ai le souvenir de m'être franchement amusé de la scène entre Cléanthis et Strabon jouée par Coquelin et Mme Provost-Ponsin, vers 1877, dans une des matinées trimestrielles que le lycée Louis-le-Grand offrait à ses élèves et à leurs familles. Coquelin cadet et Mlle Kolb interprétèrent ce même passage à la deuxième matinée donnée par la Comédie-Française au Trocadéro, pendant l'Exposition, le 19 juillet 1900. L'arrangement consiste dans la réunion de l'avant-dernière scène du 2^e acte et de la dernière scène du 4^e acte, moins les premiers vers; à l'audition, la soudure est visible tant paraît brusque le revirement, car dans le texte original deux actes séparent la première rencontre de la reconnaissance des époux. Les créateurs de Strabon et de Cléanthis, La Thorillière et Mlle Beuval, y furent admirables, assurent les contemporains. Coquelin jouait Strabon en virtuose de la diction, et Coquelin cadet en réjouissant « l'arceur ». Denis d'Inès et Mme Dussane ont enlevé le morceau dans un mouvement ardent, dont la vigueur n'altérait en rien la claire netteté du débit, ni la souple finesse de l'expression des détails; le public, par trois rappels chaleureux et mérités, a récompensé la vivante composition des deux excellents artistes.

Nous avons revu ensuite *l'Eté de la Saint-Martin*. Voilà encore une pièce dont la fortune fut brillante dans sa nouveauté; du 1^{er} juillet 1873 à la fin de 1886, on l'attacha 175 fois. Représenté assez souvent depuis la reprise avec Féraudy, le 14 août 1889 (après le départ de Thiron), jusqu'en 1902, *l'Eté de la Saint-Martin* disparaît du répertoire pendant sept ans; puis, de 1910 à 1914, la pièce n'est donnée que six fois à Paris. La représentation de mardi dernier 30 mai 1916 est la 248^e. Féraudy, Le Roy qui succède immédiate-

ment à Dessomes mobilisé, Mlle Leconte et Thérèse Kolb jouent en perfection ce ravissant petit acte, un des plus gracieux tableaux que nous aient laissés Meilhac et Halévy.

La soirée s'achève par une très belle exécution du 1^{er} tableau de *Shylock*; l'effet serait beaucoup plus impressionnant si l'on nous présentait ce tableau à sa place véritable. Au début de l'acte, quantité de gens se demandent de quoi il est question; et combien ignorent si, dans la pièce, Mme Lara représente un homme ou une femme! Pourquoi ne remonteriez-vous pas l'œuvre entière? Vous avez deux Shylock : de Max s'y affirme toujours admirable, et Denis d'Inès, d'après son interprétation du Juif de la *Jérusalem* de M. Georges Rivollet — une pièce digne de la Maison par la noblesse du sujet, des sentiments et du style — Denis d'Inès incarnerait le vieux Shylock avec autant de pittoresque et de profondeur que son camarade. Les autres rôles sont sus. Alors quel obstacle empêche la réalisation de ce projet?

Mercredi, le *Marquis de Priola* est redonné devant une fort belle salle.

Judi, la matinée est supprimée; déjà un placard apposé la veille sur l'affiche des *Rantau* annonçait : « Relâche pour les obsèques nationales du général Gallieni. » Et quel est celui qui, ayant lu, non dans les journaux, mais sur les murs de la capitale menacée, la ferme proclamation du général, aurait eu le cœur d'entrer dans une salle de spectacle au moment où Paris s'inclinait devant le cercueil de son défenseur? J'aurais souhaité aussi un relâche le soir; j'aurais voulu que l'on fit pour Gallieni autant que pour Paul Hervieu... Heureusement, le soir, on jouait Corneille.

Emile Mas.

Communiqués

M. Henri-Robert, bâtonnier de l'Ordre des avocats, prononcera une allocution à la matinée qui sera donnée le 4 juin, à 3 heures, à la salle Berlioz, 31, boulevard des Italiens, au bénéfice du dispensaire de la rue Godot-de-Mauroy, œuvre des Réformés de la Guerre et des Soldats convalescents. Un très beau programme suivra l'allocution du bâtonnier, programme où l'on remarque les noms de M. Silvain et de Mlle Delvair, de la Comédie-Française; de Mlle Suzanne Thénard, de l'Opéra-Comique; Félix Galipaux, Mme Jeanne Rolly et Gaston Dubos, du Gymnase.

Le festival de musique César Franck en faveur de l'œuvre nationale de Protection qui devait avoir lieu hier jeudi à 3 heures, salle Gaveau, a été remis en raison des funérailles du général Gallieni, à dimanche, 4 heures, même endroit.

La Fédération nationale des Sous-Officiers des Armées de Terre et de Mer aura, demain, à 9 h. 1/2, une réunion de son comité fédéral provisoire, rue du faubourg Saint-Denis, 148.

L'Association des Candidats à l'Ecole spéciale militaire de Saint-Cyr se réunira demain à 9 h. 1/4 au pied du monument « Quand Même » aux Tuileries. Elle déposera une couronne de fleurs blanches à la statue de Jeanne d'Arc de la place des Pyramides et une couronne de roses rouges à la statue de Strasbourg.

Demain en matinée, à 2 heures, la conservatoire Renée Maubel donnera, dans son théâtre de la rue de l'Oratoire, un grand festival avec le concours des virtuoses Rainold, Lorrain et Tanel.

A l'Ecole Bossuet, 6, rue du Luxembourg, aura lieu, les 15 et 16 juin, une vente de charité au profit de l'hôpital qui y est installé depuis le début de la guerre. Les directeurs, les élèves, les dames du comité des œuvres prient les anciens élèves et les amis de l'Ecole Bossuet de les aider par tous dons.

Nous avons dit que l'auto-chapelle, dont nous avons donné une reproduction, avait été offerte à S. M. la reine Elisabeth par des dames hollandaises. Il y a lieu de rectifier : c'est M. Louis Coetermans, d'Anvers, l'industriel bien connu, qui est l'auteur de ce don.

Ah! le jardin aux roses de Bland et le moka dominical savouré sous la tonnelle, en compagnie de la gracieuse Monette et de la belle châtelaine, enfin toutes les bonnes et belles choses de la vie dont il avait joui autrefois et dans lesquelles il découvrait des dons du ciel! Et la colère céleste s'appesantissait sur le monde.

« Dies ire, dies illa », murmurait l'abbé avec l'accent de la contrition.

— C'est pas parce qu'on a la guerre, poursuivait Deyline, qu'il vous faut jeûner hors de carême; bientôt vous aurez plus de force pour vous défendre quand ils viendront.

— Ils ? Qui ? faisait l'abbé impatienté.

— Tê, pardi ! les Boches ! répondait Deyline. L'abbé Joachim riait alors de l'obstination de sa servante, qui, à tous les repas, s'écriait après chaque beefsteak mangé par son curé :

— Encore un que les Prussiens n'auront pas.

Pour la faire renoncer à des propos coupables de pessimisme, il disait :

— Vous avez la frousse, Deyline, tant pis pour vous. Mais si vous me nourrissez trop bien, je vous prévions, je m'engagerai comme aumônier militaire. Nous devons tous en ce moment vivre avec la frugalité du soldat en campagne.

La pauvre Deyline dut un jour fouiller les poches de M. le curé tandis qu'elle tenait ses vêtements pour les brosser, afin de dérober les quelques francs nécessaires à la dépense du jour, à l'achat de la côtelette sans laquelle le bon prêtre eût été, à l'heure du déjeuner, bien plus malheureux que les pauvres frères qu'il secourait.

Le curé n'eût pas été riche pour ses aumônes sans la générosité d'un jeune officier que nous connaissons bien et qui lui envoyait régulièrement

THÉÂTRES

A la Comédie-Française. — La Comédie-Française inscrira prochainement à son répertoire *Froufrou*, de Meilhac et Halévy, avec Mme Pierat dans le rôle de Froufrou.

Le Festival des Musiques alliées. — C'est demain, que, par autorisation spéciale du roi des Belges, du ministre de la Marine et du gouvernement militaire de Paris, la musique royale du 1^{er} régiment de Guides, la musique des Equipages de la Flotte et la musique de la Garde républicaine se feront entendre ensemble une dernière fois au Trocadéro. Le Gala de Bienfaisance auquel ces trois musiques participeront est au bénéfice des orphelins de guerre de la Société d'enseignement moderne présidée par M. Léopold Bellan.

Bienfaisance et Solidarité. — C'est aujourd'hui et demain qu'aura lieu la Kermesse-Concert organisée dans le jardin des Invalides (entrée, 6, boulevard des Invalides), au bénéfice de l'Association nationale des Mutilés de la Guerre, présidée par le général Mallette.

Aujourd'hui samedi, à 1 heure 30, aura lieu au Théâtre de la Porte-Saint-Martin, la Matinée extraordinaire donnée au bénéfice des écoles des mutilés et du vestiaire des blessés par les principaux artistes des grands théâtres de Paris avec la musique de la Garde républicaine. Ce sera une belle manifestation d'art et de charité.

L'Assemblée générale de l'Association des Artistes dramatiques. — Elle se tiendra aujourd'hui samedi au Théâtre Antoine, à 1 h. 30 très précises.

Une réunion des Artistes indépendants. — Les membres de la société des Artistes indépendants auront une réunion amicale au siège social, 18, rue Mazurine, lundi 5 juin, de 17 à 19 heures et tous les premiers lundis de chaque mois.

Aux Concerts Rouges. — A 3 h. 30, séance de musique de chambre avec le concours de Mlle Andrée Viliard, pianiste, et du quatuor des Concerts Rouges.

SAMEDI 3 JUIN

Comédie Française. — A 8 heures, *Les Affaires sont les Affaires*.

Opéra-Comique. — A 7 h. 30, *Carmen*.

Odéon. — A 8 h. *Tricoche et Cacolet*.

Théâtre Antoine. — A 8 h. 45, *Papillon dit Lyonnais le Juif*.

Ambigu. — A 8 heures, *La Femme X...*

Apollon. — A 8 h. 15, *la Bouteille du Printemps*.

Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 15, *Polash et Perimutter*.

Châtelet. — Matinée jeudi et dimanche, 9 heures. Soirée sam. et dim., 7 h. 30, *les Exploits d'une petite Française*.

Gallé-Lyrique. — A 8 h. 15, *Cœur de Française*.

Grand-Guignol. — A 8 h. 40, *le Château de la Mort lente*.

Gymnase. — A 8 h. 50, *la Charrette anglaise*.

Théâtre Marigny. — A 8 h. 30, la revue.

Théâtre Michel. — A 8 h. 30, *Une nuit orageuse*. A 9 h., *Paris*.

Porte-Saint-Martin. — A 8 h. 15, *la Flamme*.

Palais-Royal. — A 8 h. 30, *le Vendeur de nuit* (Sacha Guitry).

Charlotte Lysès, *chez les Benoiton*. Matinée jeudi et dim.

Renaissance. — A 8 h. 30, *l'Hôtel du Libre Echange*.

Tilmon-Lyrique. — A 8 h. 15, *Rigoletto*.

Variétés. — A 8 h. 30, *la Belle de New-York*.

Vaudeville. — *Jules César*. Tous les jours, matinée à 2 h. 30, soirée à 8 h. 30.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (Central 44-64). — A 2 h. 30 et 8 h. 30, 90 vedettes et attractions. Le plus beau spectacle de music-hall.

Gaumont-Palace. — A 8 h. 20, *l'Homme des poisons*.

Sur le front d'Orient, les Obsèques du général Gallieni.

Loc. 4, r. Forest, de 11 à 17 h. Tél. Marcadet 10-73.

Cinema des Nouveautés Aubert-Palace (21, Bd des Italiens). — De 2 h. à 11 h., spectacle permanent.

Omnia-Pathe. — *Panther* (sensational); *le Soupon tragique* (Duquesne et Georges Wague); *Cœur et cœur* (Napierowski). Actualités militaires.

Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir. Trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.

Tivoli-Cinéma. *Maciste*, *Le Soupon tragique*, les *Chinois aux Armes d'Alsace*.

POUR RELIER "EXCELSIOR"

Nouveaux prix depuis janvier 1916

Notre reliure électrique, à nos bureaux... 3 fr. 25
Par poste, recommandée... 4 fr.
Cartonnage élégant, à nos bureaux... 1 fr. 75
Par poste, recommandée... 2 fr. 30

RELIURE D'EXCELSIOR - DE 3 JUIN 1916

La Rose de Provins

ROMAN

PAR

M^{lle} Claude LEMAITRE

CHAPITRE XIX

Devant tant de misères morales et matérielles à secourir, l'abbé Joachim ne savait plus comment faire pour remplir les missions évangéliques dont il avait le devoir.

Il devait trouver assez de temps et d'argent, et amonceler de son mieux des souffrances multipliées. L'abbé Joachim distribuait d'abord son aumône aux réfugiés, soldats de passage et aux pauvres de sa paroisse. Puis il se priva de café, de vin pour épargner quelques sous et donner davantage. Une fois lancé dans cette voie de charité, il chercha à se passer même du nécessaire.

Alors Deyline, qui servait M. le curé depuis vingt ans passés, se fâcha :

— Est-ce sur terre, grondait-elle, pour être malheureux ? Il faut en ce moment faire de son mieux pour ne pas trop souffrir, il y en a assez d'autres qui pâtissent.

L'abbé Joachim soupirait, il hochait sa tête blanche, se repentait d'avoir pendant longtemps mis en pratique un idéal quelque peu décevant.

BLOC-NOTES

NOUVELLES DES COURS

S. M. le roi Pierre de Serbie a quitté Odessa, dans l'île de Corfou, où il villégiaturait depuis plusieurs mois, et s'est rendu à bord d'un contre-torpilleur mis à sa disposition par le gouvernement grec, à Malos, en Chalcidique, où le souverain passera la nuit.

La santé du souverain s'est beaucoup améliorée à la suite de son séjour à la station thermale d'Odessa et des soins dont il a été l'objet de la part des spécialistes mis à sa disposition. (Nouvelles.)

S. A. R. le prince Georges de Grèce est arrivé à Copenhague pour y passer le mois de juin.

INFORMATIONS

Mme Poincaré, accompagnée du colonel De Rieux, attaché à la personne du président de la République, et de Mme De Rieux, vice-présidente de l'Union des Femmes de France, s'est rendue à Baile-Duc pour porter aux blessés et aux familles des victimes du récent bombardement par avions le témoignage de sympathie du président de la République, qui n'a pu le faire personnellement, étant retenu à Paris.

Parmi les citations à l'ordre du jour nous relevons celle de M. Jean de Gollins : « Excellent officier, au front depuis le début de la campagne, s'est montré, en toutes circonstances, plein de bravoure et d'entrain. Déjà cité à l'ordre. A été grièvement blessé, le 20 mars 1916, en première ligne, lors d'un violent bombardement. »

M. Jean de Gollins est un de nos confrères de la Gironde. Il a reçu à l'hôpital, où il est encore en traitement, la croix de la Légion d'honneur.

MARIAGES

Nous apprenons les fiançailles de Mlle Marie-Madeleine de Cepoy, fille du marquis et de la marquise de Cepoy, avec le lieutenant Armand du Terre d'Elmarck, actuellement au front.

DEUILS

Nous apprenons la mort :

De M. Jacques Delly, docteur en droit, ancien élève de l'Ecole des Sciences morales et politiques, avocat à la Cour d'appel, sergent-brancardier au 5^e groupe divisionnaire, mort pour la France, âgé de vingt-huit ans, titulaire de la médaille des épidémies, de la Croix de guerre et de la médaille militaire ;

De M. Alphonse Girard-Tessier, professeur honoraire à l'Université de Genève, décédé à Annecy ;

De M. Eugène Boeringer, ingénieur des arts et manufactures, ancien manufacturier à Epinal, ancien conseiller du commerce extérieur de la France, décédé à soixante-seize ans, à Lugano (Suisse) ;

De M. Jean Jacques Bourguin, maréchal des logis d'artillerie, mort pour la France, âgé de dix-huit ans.

BULLETIN COMMERCIAL ET INDUSTRIEL
du 2 juin 1916

Le marché hebdomadaire de mercredi avait attiré assez de monde. Les blés indigènes valent 35.50 pour ceux du rayon de Paris. Blés d'Australie en hausse de 46 à 46.50. Farines pour l'Est et le Midi 44.50 à 44.75 et 1 fr. 25 de plus pour le logement. Sons et issues, 15.25 à 15.50 ; gares éloignées, 14.50 à 15 fr. départ. Seigles, 30 à 31.50. Avoines faibles. Orges, 43 à 48.50 avec vente active.

Les sucres exotiques continuent à arriver et nous signalons les navires suivants : Kilchallan, 3.771 tonnes à Bordeaux et 4.220 tonnes au Havre ; Saint-Kilheran, 1.770 tonnes à Nantes ; le Tropea, 5.171 tonnes à Cherbourg. Le Gange, avec 6.880 tonnes, est attendu au Havre.

Les suifs sont tenus fermes. La cote officielle, qui est faite chaque mercredi à la Bourse de Paris, a été maintenue à 154 fr. les 100 kilos pour le suif indigène et à 107.80 pour le suif en branches au rendement de 70 0/0.

En présence de la hausse des vins, les cidres ont été très demandés cette année. Les prévisions d'une bonne récolte générale des pommes en Normandie font baisser les prix, et l'on obtient du cidre sec en Calvados de 14 à 18 fr. l'hectol. Le cidre doux de bonne qualité est rare et se place de 20 à 22 fr. l'hectol.

DIVORCE

à FORFAIT avec FACILITES de PAIEMENT, France et Etranger (même par correspondance) par Avocat spécial (30^e année). — Réhabilitation à l'issue de la loi. VASSEUR 92, Rue de Rivoli (en face la Tour St-Jacques). Consultation ou lettre 5 fr.

LES SPORTS

FOOTBALL ASSOCIATION

Les Nordistes battent Paris. — Jeudi, après-midi, au Parc des Princes, le onze composé des meilleurs joueurs de la région du Nord a battu une équipe représentative de Paris, par 4 buts à 2.

ATHLETISME

Club Athlétique de la Société Générale (Section de préparation militaire). — Demain dimanche, Rassemblement au terrain du Club à 7 h. 50. Exercices pratiques de lancement de la grenade. — Education physique. — Gymnastique aux agrès. — Topographie. — Sauts et courses.

Les armes confiées aux élèves pour les revues des 21 et 28 mai devront être rendues à cette séance.

Pour les adhésions à cette section de préparation militaire, s'adresser au secrétaire, M. David, 29, boulevard Haussmann, Paris, qui se tient à la disposition des jeunes gens ou de leurs parents pour leur fournir tous renseignements.

MARCHE

Le quinzième Brevet de marche du C.E.P. — Demain, quinzième Brevet mensuel de marche, sur la distance de 40 kilomètres.

La Bourse de Paris

DU 2 JUIN 1916

Si les affaires ont été des plus calmes, aujourd'hui, dans l'ensemble les cours ne s'en sont guère ressentis. On ne note, en effet, au parquet, qu'une légère réaction du Rio à 1.750 et en banque, un certain recul de la Bakou à 1.240 et de Toulou à 1.080. Par ailleurs, nous laissons parti nos rentes, le 3 1/2 à 62 75, le 5 0/0 à 88 95 et le 3 1/2 à 80 40. Dans le groupe des fonds étrangers, l'Extérieure toujours en vedette s'améliore à 96 80; Société de Crédit, peu ou pas modifiée, Banque de France 4.800, Comptoir d'Escompte 759.

Du côté de nos grands chemins, on a seulement coté l'Orléans à 1.60, l'Ouest à 738 et le Midi à 950. Légères progrès des lignes espagnoles, du Nord-Espagne à 445, du Saragosse à 440 et des Andalous à 374.

COURS DES CHANGES

Londres, 98 1/2; Suisse, 112 1/2; Amsterdam, 245; Pétersbourg, 180 1/2; New-York, 591; Italie, 93; Barcelone 593.

METAUX A LONDRES

Cuivre Chili disp., 124, livr. 3 mois, 118; Electrolitique, 150; Etain, comptant, 187 1/2, livr. 3 mois, 187; Plomb anglais, 32 3/4; Zinc, comptant, 70; Argent, 32 d. 7/8.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

LITERIE

Matelas et tous objets de literie fabriqués en kapoc sont le meilleur marché. Envoi tarif et échantillon, franco sur demande. GONNET, industriel, Gradignan (Gironde).

La Bande molletière

"THE PRATIC"
ne s'effiloche pas. En vente partout.

SAVON TRICAP

SANS RIVAL

POUR BLANCHIR et ADOUCIR la PEAU

LOCATION de MEUBLES pour FRANCE

toute la

MEUBLES D'OCCASION et NEUFS; Spécial. de Bureaux
GARDE-MEUBLE
Etablissements JANIAUD Jeanne, 61, rue Rochechouart.

Publications
LAROUSSE

paraissant

aujourd'hui

Larousse mensuel illustré

(Numéro de Juin, 90 cent.)

La France héroïque et ses Alliés

(Fascicule 6, 1 franc.)

Qui? Pourquoi? Comment?

(Numéro 12, 75 cent.)

Les Livres roses de la Guerre

(Numéro 179, 10 cent.)

LIBRAIRIE LAROUSSE

13-17, rue Montparnasse, PARIS 6^e

(chez tous les libraires et dans les gares.)

ETABLISSEMENT THERMAL

VICHY

Ouvert depuis le 1^{er} Mai

Nombreux Hôtels et Villas

ACHETONS TRÈS CHER COMPTANT

TOUTES VOITURES ET CAMIONS

Paris-Provence

100 Voitures récentes

A VENDRE

VENTES SPORTIVES, 15, Av. de la Béville, NEUILLY-SUR-SEINE

CHEMINS DE FER DE L'ETAT

BILLETS DE BAINS DE MER

Des billets d'aller et retour à prix réduits des Bains de Mer sont délivrés actuellement dans toutes les gares du réseau de l'Etat.

Les catégories de billets ainsi offertes aux voyageurs pour la saison d'été sont les suivantes :

Sur l'ensemble du réseau, des billets de toutes classes valables pendant trente-trois jours et pouvant être prolongés d'une ou de deux périodes de trente jours moyennant un supplément de 10 % par période.

Sur les lignes du sud-ouest, des billets à validité réduite :

1^{re} Billets du vendredi au mardi ou de l'avant-veille au surlendemain d'une fête ;

2^e Billets valables seulement le dimanche ou un jour férié.

Sur les lignes de Normandie et de Bretagne, des billets valables suivant le cas trois jours, quatre jours ou dix jours.

de bien-être et de sécurité et elle répétait les paroles de l'Evangile :

« L'homme s'attachera à sa femme et ils seront deux dans une même chair ».

Comment n'était-elle pas auprès de lui pour partager les périls qu'il affrontait, les souffrances qu'il endurait ?

Lorsque Clotilde resta toute une semaine sans nouvelles de Didier, sachant qu'il avait quitté son dépôt et qu'il était parti à la guerre, elle désespéra déjà de le revoir. Elle songeait à lui sans cesse, regrettant d'avoir pu vivre si longtemps loin de lui, pleurant des années animées par sa présence et qu'elle ne retrouverait pas.

Ses rêves, toujours funestes, suivaient le cours de ses pensées et lui montraient Didier prisonnier, blessé ou mort ; le jour, elle interrogeait à toute heure le destin de son mari.

— Reviendra-t-il ? demandait-elle à Monette. L'heure du facteur est encore passée.

— Les nouvelles n'arrivent pas aussi vite du front que du dépôt, assurait la jeune fille ; si papa est en Belgique elles peuvent même mettre un certain temps avant de nous parvenir. La femme du garde est restée trois semaines sans lettres et cependant son mari se porte très bien, elle a reçu une carte de lui hier. Il est en Alsace.

— Les enfants sont donc toujours des ingrats, répondait alors Clotilde ; ton père est à la guerre et tu ne songes pas qu'au moment où nous parlons de lui il est peut-être tué.

Clotilde soupirait et pour tromper son imagination parcourait d'un pas vif le jardin et le potager, abasourdi comme s'il s'agissait de rejoindre l'absence. Il lui semblait qu'elle ne pourrait

pas vivre un instant de plus sans être fixée sur le sort de Didier.

Comme les gens guettés par une maladie nerveuse, Clotilde se réveillait au milieu de la nuit et, les yeux grands ouverts, pendant longtemps elle fixait le noir, y cherchant des visions qui lui apprendraient à quelles horribles mêlées Didier participait.

Tandis que la mère si pleine d'énergie avant la guerre devenait une créature impressionnable et faible, Monette, mûrie par l'épreuve, courageuse à l'excès, aidait l'abbé Joachim dans son œuvre de charité et trouvait des adoucissements au sort des habitants d'un malheureux pays si proche de Meaux dévasté par l'ennemi.

— Ah ! je n'existe plus, avouait Clotilde à sa fille et au prêtre. Effrayés de la pâleur et de l'amaigrissement soudain de la belle châtelaine ils craignirent pour sa santé, peut-être pour sa raison. On parlait de cas de neurasthénie aiguë très graves dans les régions envahies.

— J'ai perdu comme mon âme, disait-elle avec douleur. Didier est mort, je le sens.

Elle racontait ses cauchemars, elle voyait, assurait-elle, son mari couvert de sang et agonisant sans secours sur un champ de bataille.

L'abbé fit quelques remontrances à sa paroissienne :

— Vous devriez reconforter votre fille, au lieu de la décourager ; d'ailleurs, n'avez-vous pas déjà vécu sans votre mari, quand il a quitté Blaud pour partir en Amérique ?

— Sans doute, répondit Clotilde, mais on peut vivre séparé des siens quand on les sent bien portants et heureux ; pleurer leur trépas maintenant est autrement douloureux.

Clotilde montrait la peine d'une petite femme sans fierté, sans courage, ne vivant que par tendresse, et qu'elle était émuante sous cet aspect inattendu.

Entre deux visites d'aumônes à des sans-abri, l'abbé et Monette se concertèrent pour la cher de rassurer l'effrayée qui leur tenait le plus au cœur.

Ce fut la jeune fille qui, rougissante, trouva un moyen de secourir la désespérée.

— Il nous faudrait des nouvelles de papa ; peut-être pourrais-je écrire et en demander au lieutenant Gaspard Boisselle ?

Cette idée me paraît excellente, approuva l'abbé Joachim, notre jeune ami est justement au repos pour quelques jours à Châlons. Dans deux fois vingt-quatre heures vous pouvez avoir sa réponse. Tenez, voici son adresse.

L'abbé griffonna quelques mots sur un papier qu'il tendit à la jeune fille.

Pour calmer l'angoisse de sa mère, Monette s'adressait à Gaspard avec autant de confiance que s'il eût été le généralissime de toutes les armées alliées. D'ailleurs ne représentait-il pas à ses yeux prévenus le haut commandement, et ne protégeait-il pas Blaud et tous ses habitants, y compris Didier cependant parti, du feu de sa batterie ? On disait des merveilles du 75 et de toute l'artillerie française.

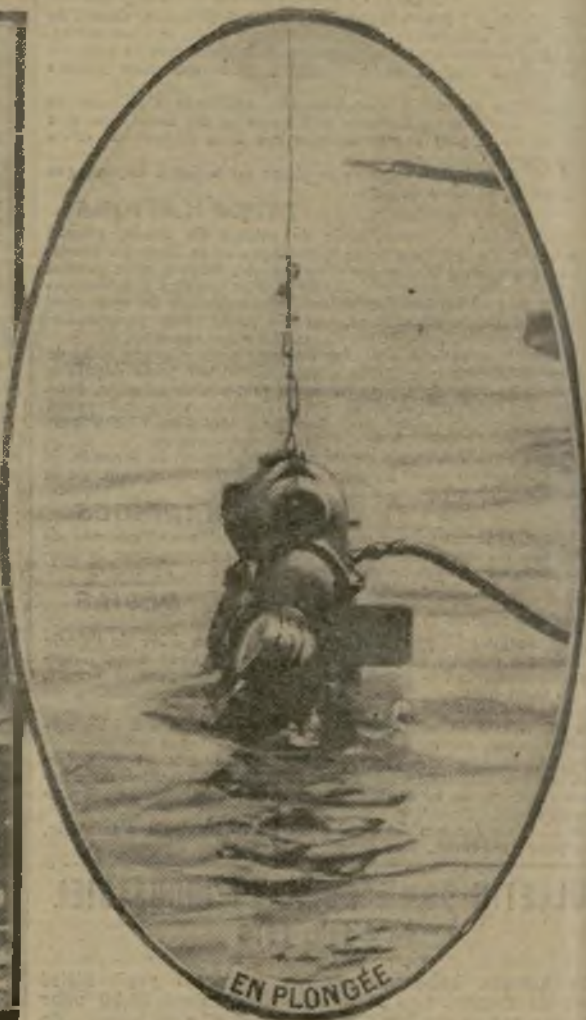
— Il n'est rien arrivé à papa, rien, rien, assurait Monette à sa mère sur un ton un peu farouche.

(A suivre.)

Le nouvel équipement du scaphandrier



LE NOUVEAU VÊTEMENT DES SCAPHANDRIERS



EN PLONGÉE

L'équipement du scaphandrier s'est singulièrement modernisé depuis le début de la guerre. L'explorateur des fonds marins est maintenant pourvu d'un costume *ad hoc* qui lui permet d'atteindre des profondeurs de plus en plus grandes. Ces nouveaux appareils sont de nature, on le conçoit, à rendre les plus précieux services en un temps où, malheureusement, la mer se referme sur tant de trésors.

Les Russes adoptent, eux aussi, la bourguignotte



Les Russes du camp de Mailly ont déposé leur casquette pour l'échanger contre la bourguignotte. Les délégués de l'Empire et de la Douma viennent de visiter le camp et pendant le défilé ont pu vérifier que leurs compatriotes portaient gaillardement la coiffure déjà adoptée par les armées belge et italienne.